



Autant en emporte le vent - vol. 1

Margaret Mitchell



DOSSIER DE PRESSE

CONTACT ET INFORMATION

Éditions Gallmeister / 13, rue de Nesle / 75006 Paris
Tél. : 01 45 44 61 33 / info@gallmeister.fr

Le Pays Briard

Décembre 2023

Près de 10 ans ont été nécessaires pour que Margaret Mitchell publie son chef-d'œuvre « Autant en emporte le vent » paru 1936. Il a reçu le Prix Pulitzer l'année suivante, puis a été traduit dans 27 pays et adapté au cinéma hollywoodien. En France, c'est en 1939 qu'il est devenu mythique grâce aux Éditions Gallimard.

Celui que je tiens entre mes mains est une nouvelle traduction de Josette Chicheportiche, publiée en mai 2020 chez Gallmeister. Ce roman se lit en deux tomes.



L'histoire

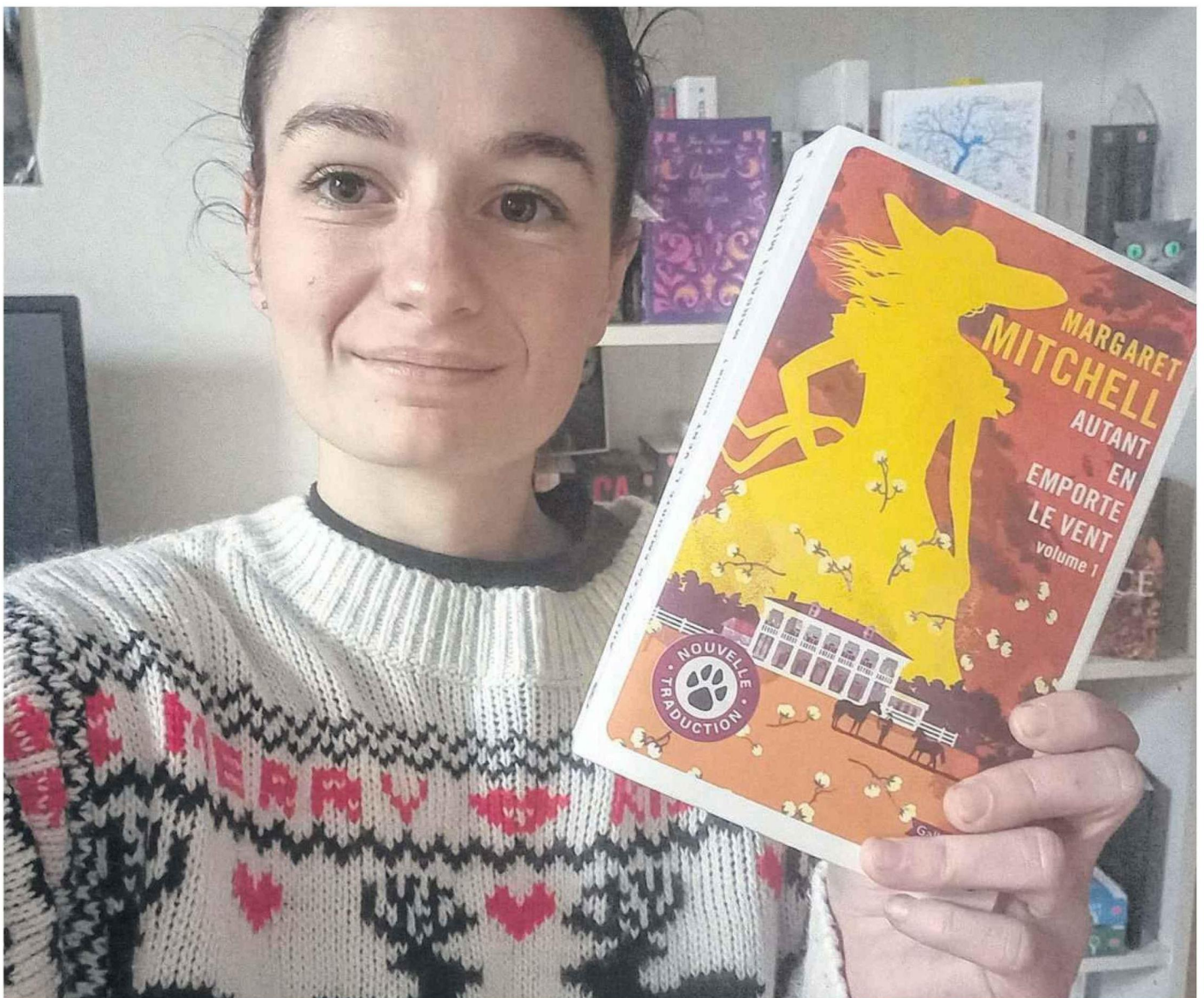
Cette histoire se passe en 1861 en Géorgie. Nous suivons principalement Scarlett O'Hara qui a tout juste 16 ans. Un avenir radieux l'attend devant elle étant une riche héritière de Tara, une importante plantation de coton. Mais ces années-là, en Amérique du Nord, la guerre civile est sur le point de plonger dans le chaos le pays tout entier. Mais ce n'est pas une priorité aux yeux de la jeune Scarlett, celle-ci a le cœur brisé. Ashley Wilkes vient d'en épouser une autre. Pour fuir cette réalité, elle ira vivre à Atlanta. Mais un jeune homme à la réputation douteuse, portant le nom de Rhett Butler, va poser son dévolu sur notre héroïne au caractère rebelle.

C'est dans un duel de séduction qu'ils vivront ensemble les heures les plus sombres de la ville d'Atlanta.

La critique

Actuellement, c'est le livre qui m'a fait ressentir le plus d'émotion lors de sa lecture. Un réel ascenseur émotionnel. C'est en pleine guerre de Sécession que nous vivons avec nos deux personnages qui vont très vite devenir importants à nos yeux d'une manière ou d'une autre.

J'ai aimé suivre cette héroïne à la fois touchante, fière, mani-



Flavie Thiry a été séduite, comme beaucoup avant elle, par « Autant en emporte le vent » DR

pulatrice, mais aussi attendrissante. J'ai tout autant aimé le personnage de Rhett Butler à la réputation douteuse de contrebandier. La description de la ville Atlanta en pleine évolution comme nous ne la connaissons

jamais aujourd'hui. Également, les récits de cette guerre, effrayants et réalistes avec les noms des personnes ayant réellement existé lors de cet affront.

Ce triangle amoureux est plus que saisissant, Scarlett,

Ashley, Rhett et sans oublier Mélanie. Tous ces personnages aussi importants les uns que les autres avec leur lot de malheurs, de joies et leurs descriptions de leurs caractères ne peuvent nous laisser indifférents.

La plume de Margaret Mitchell nous offre une lecture à couper le souffle à ne pas loucher.

Dès la fin de ce premier tome, je n'ai pas pu m'empêcher d'enchaîner avec la suite dans le tome 2, qui est tout aussi

incroyable.

● Flavie Thiry

■ Margaret Mitchell, *Autant en emporte le vent*, Totem roman Gallmeister. 702 pages, 13 €.



Classique

UN VENT DE RENOUVEAU

La nouvelle traduction de Josette Chicheportiche, la première depuis 1939, est plus fidèle au récit original de Margaret Mitchell (30 millions d'exemplaires vendus). Quel paradoxe que cette fresque magnifique, écrite par une descendante de planteurs et fille de suffragette, faisant revivre un Sud mythifié dont les deux héros, Scarlett O'Hara et Rhett Butler, cherchent à se libérer, chacun à sa manière.

■ **Autant en emporte le vent**, de Margaret Mitchell (Éditions Gallmeister, «Totem», tomes I et II, env. 710 p. chacun, 13 euros).

Le Monde
Des Livres

19 juin 2020

Dossier

Le brasier «Autant en emporte le vent»

2|3

DOSSIER

► LE BRASIER
 «AUTANT EN
 EMPORTE LE VENT»

► Une nouvelle traduction du roman-fleuve de Margaret Mitchell paraît, ainsi qu'une réédition de la version française originale, alors que le film de Victor Fleming fait l'objet d'un nouveau débat enflammé



Alors que le film est de nouveau au cœur d'une polémique, le roman de Margaret Mitchell vient d'être retraduit en France.

L'occasion de se pencher sur les aveuglements de l'autrice – et la force de son texte

MACHA SÉRY

A

lors que le mouvement Black Lives Matter (« les vies noires comptent ») ne cessait de prendre de l'ampleur à travers les Etats-Unis après la mort de l'Afro-Américain George Floyd, asphyxié par un policier blanc, la plate-

forme américaine de vidéo HBO Max annonçait, le 9 juin, retirer de son catalogue le film *Autant en emporte le vent*, de Victor Fleming. Une œuvre qui fait régulièrement l'objet de polémiques et que des historiens jugent «révision-

niste». La suspension est temporaire, précisait le groupe audiovisuel, qui envisage une remise en ligne dès l'ajout d'une note de contextualisation.

En cause: la description de l'esclavage comme une institution heureuse, une grande famille liée par l'affection et non par la servitude, un paradis perdu dépourvu de cruauté. Mais aussi une représentation tendancieuse de la guerre de Sécession (1861-1865) et des années de la reconstruction ayant suivi la défaite des États confédérés. Autant de critiques émises dès la parution de la saga de Margaret Mitchell (1900-1949) en 1936, trois ans avant son adaptation cinématographique par Victor Fleming (1889-1949).

Voilà donc deux classiques, du cinéma et de la littérature. Au roman, lauréat du prix Pulitzer 1937, crédit de records de vente – un million d'exemplaires écoulés en quelques semaines aux États-Unis, 30 millions à ce jour dans le monde –, a répondu le film aux huit Oscars, le plus rentable de l'histoire d'Hollywood. L'un et l'autre sont si totémiques outre-Atlantique que les fans les désignent par l'acronyme «GWTW», pour *Gone With the Wind*, le titre en anglais.

Description caricaturale des Noirs

Dès sa sortie, le livre a été un symbole de ralliement pour les partisans du Ku Klux Klan et les nostalgiques du vieux Sud. S'inscrivant dans la littérature anti-Tom – par référence à *La Case de l'oncle Tom* (1852), de Harriet Beecher Stowe, une référence pour les abolitionnistes (voir ci-contre) –, Margaret Mitchell épouse sans nuances l'idéologie de la *lost cause* («cause perdue»), selon laquelle les États du Sud, durant la guerre de Sécession, auraient combattu pour leur indépendance politique menacée par des Yankees jaloux de leur mode de vie, et non pour la sauvegarde du système esclavagiste.

Alarmées, à l'époque, par le succès phénoménal de la saga en librairie, des associations noires eurent tôt fait de dénoncer

la réécriture de l'histoire et la description caricaturale et infantilisante des Noirs. Native d'Atlanta, où se déroule en partie l'action du livre, Margaret Mitchell s'était inspirée, pour dépeindre le domaine de Tara (propriété de la famille O'Hara et cœur du livre), de la plantation dirigée par sa grand-mère maternelle, fille d'un immigrant irlandais, dans le comté de Clayton. Enfant, la future romancière avait été à ce point bercée par les récits magnifiés de vétérans sudistes qu'elle fut stupéfaite d'apprendre, à l'âge de 10 ans, que les confédérés avaient, en réalité, perdu la guerre.

Lorsque le producteur David O. Selznick (1902-1965) fit savoir qu'il avait obtenu les droits du best-seller, il reçut quantité de lettres de protestation, y compris un

courrier indigné de la Conférence américaine des rabbins, qui redoutait que le projet de film attise la haine raciale.

Le secrétaire exécutif de l'Association nationale pour la promotion des gens de couleur invita le magnat à recruter un consultant technique afin de corriger les contre-vérités historiques. «*Pour ma part, je n'ai aucune envie de produire un film anti-Nègres*», assura David O. Selznick au scénariste, Sidney Howard. Dans cette perspective, ils procédèrent à quelques aménagements. Insuffisants, cependant, pour gommer l'idéologie paternaliste et la négation des crimes de l'esclavage.

Conséquence: dès la sortie du film, nombre de manifestations se tinrent devant les cinémas. Critiquée pour sa participation au casting, Hattie McDaniel (1895-1952), l'interprète de Mammy, la bonne de Scarlett O'Hara, objecta qu'elle préférerait «être payée 700 dollars par semaine pour jouer la nounou plutôt que 7 dollars pour en être une». Cette pionnière du septième art, célébrée par trois

biographies, obtint au reste l'Oscar du meilleur second rôle – le premier attribué à une personne de la communauté afro-américaine. Elle fut toutefois obligée, pour récupérer sa statuette, d'emprunter l'entrée réservée aux gens de couleur.

Comment expliquer la ferveur populaire suscitée par le roman, comme par le film, au fil des décennies? Par une adhésion massive à son idéologie raciste, qu'approuva d'ailleurs le régime nazi? Ce

serait ne rien comprendre à la passion qu'ont nourrie à son endroit Jean-Marie Gustave Le Clézio, préfacier d'une édition du roman en 1985, ou George R.R. Martin, l'auteur américain de la saga du *Trône de fer*. L'immense plaisir que procure l'œuvre de Margaret Mitchell, qui est un chef-d'œuvre, ne neutralise en

rien l'esprit critique: pour admirer l'art de la romancière, on n'a pas besoin d'être dupe de son idéologie.

En réalité, les paradoxes du texte sautent aux yeux. Le manichéisme politique affiché par l'autrice s'oppose à la complexité morale des personnages principaux. L'ode compassée à l'ancien régime balayé par la guerre civile contraste avec le cœur battant et ambivalent du livre, l'histoire de Scarlett O'Hara et Rhett Butler, deux renégats, deux anti-conformistes, deux réfractaires à la nostalgie («*Demain est un autre jour*»), que déconsidère leur milieu d'origine.

«*Si Autant en emporte le vent a un thème central, je suppose que c'est le thème de la survie*», expliquait Mitchell, le 3 juillet 1936, dans un entretien accordé à une consœur de l'*Atlanta Journal Sunday Magazine*, où la romancière était journaliste. Pour elle, il ne s'agissait pas d'un roman historique, mais d'une étude des qualités humaines nécessaires pour s'en sortir en période de catastrophe. Là réside précisément la modernité de ce roman-fleuve superbement écrit et le motif majeur de sa postérité: dans la transgression qu'incarnent Scarlett O'Hara et Rhett Butler au sein d'une société vivant hors des réalités et dans leur refus du passéisme. Margaret Mitchell, fille d'une suffragette très active, brosse, de fait, un inoubliable portrait de femme, pètrie de contradictions et d'une énergie sans faille.

Au-delà de sa réputation de coquette, Scarlett O'Hara est une pionnière dans un monde en ruines, une chef d'entreprise, soutien d'une famille élargie. Épouse irritable et mauvaise mère, elle déshonore sa famille en dirigeant une scierie – fonction indigne d'une femme. Et lorsqu'elle recrute des détenus blancs «*pour trois fois rien*», elle commet l'outrage suprême, aux yeux des conservateurs, qui jugent «*le louage carcéral bien pire que l'esclavage*».

Une opinion que partageait sans doute Margaret Mitchell, dont l'aveuglement devant le racisme et l'exploitation frappe tout autant que la force littéraire, au long de ce livre à la fois féministe et plein de stéréotypes raciaux, progressiste et rétrograde, subtil et simpliste. Et qui ne saurait être réduit à une seule de ces dimensions. ■

Le plaisir que procure l'œuvre ne neutralise en rien l'esprit critique: pour admirer l'art de Margaret Mitchell, on n'a pas besoin d'être dupe de son idéologie

EXTRAIT

« *Scarlett O'Hara n'était pas belle, mais les hommes en avaient rarement conscience une fois sous son charme, comme l'étaient les jumeaux Tarleton. Sur son visage se mêlaient trop crûment les traits délicats de sa mère, une aristocrate d'origine française de la côte de la Georgie, et ceux, épais, de son père, un Irlandais rubicond. Mais c'était un visage saisissant, au menton pointu, à la mâchoire carrée. Ses yeux étaient vert pâle, sans une seule touche de noisette, légèrement étirés aux extrémités et étoilés de cils raides et noirs. Au-dessus, ses sourcils noirs touffus partaient vers le haut, traçant une surprenante ligne oblique sur sa peau d'un blanc de magnolia – cette peau si prisée des femmes du Sud et si soigneusement protégée par des capotes, des voiles et des*

« *Scarlett O'Hara n'était pas d'une beauté classique, mais les hommes ne s'en apercevaient guère quand, à l'exemple des jumeaux Tarleton, ils étaient captifs de son charme. Sur son visage se heurtaient avec trop de netteté les traits délicats de sa mère, une aristocrate du littoral, de descendance française, et les traits lourds de son père, un Irlandais au teint fleuri. Elle n'en avait pas moins une figure attirante, avec son menton pointu et ses mâchoires fortes. Ses yeux, légèrement bridés et frangés de cils drus, étaient de couleur vert pâle sans la moindre tache noisette. Ses sourcils épais et noirs traçaient une oblique inattendue sur sa peau d'un blanc de magnolia, cette peau à laquelle les femmes du Sud attachaient tant de prix et qu'elles défendaient avec tant de soins, à l'aide de capelines, de voiles*

mitaines contre les soleils brûlants de Georgie. Assise avec Stuart et Brent Tarleton à l'ombre fraîche de la véranda de Tara, la plantation de son père, en ce radieux après-midi d'avril 1861, elle formait un joli tableau. Sa nouvelle robe verte en mousseline fleurie déployait ses onze mètres d'étoffe bouffante par-dessus les cerceaux de sa crinoline, et s'harmonisait exactement avec les mules de maroquin vert à talons plats que son père lui avait récemment rapportées d'Atlanta. La robe rehaussait à la perfection sa taille de quarante-trois centimètres, la plus fine de trois comtés, et le corsage très ajusté montrait une poitrine déjà bien formée pour ses seize ans. »

**AUTANT EN EMPORTE LE VENT,
PAGE 1 (GALLMEISTER)**

et de mitaines, contre les ardeurs du soleil de Georgie. En ce radieux après-midi d'avril 1861, Scarlett O'Hara était assise entre Stuart et Brent Tarleton sous la véranda fraîche et ombreuse de Tara, la plantation de son père, et offrait une image ravissante. Les onze mètres de sa nouvelle robe de mousseline bouffaient sur les cerceaux de sa crinoline et leurs teintes s'harmonisaient parfaitement avec celle des sandales de maroquin vert à talons plats que son père lui avait rapportées depuis peu d'Atlanta. La robe dégageait à ravir la taille la plus fine de trois comtés et son corsage très ajusté moulait une poitrine bien formée pour une jeune fille de seize ans. »

**AUTANT EN EMPORTE LE VENT,
PAGES 1-2 (FOLIO)**

Le Monde Des Livres

18 juin 2020

Dossier

Le temps venu de la retraduction

L'ACTUALITÉ EST VENUE PERCUTER un événement éditorial annoncé de longue date. Le 11 juin, les éditions Gallmeister ont offert la première retraduction en français d'*Autant en emporte le vent*, à la faveur de l'entrée du livre de Margaret Mitchell dans le domaine public, tandis que Gallimard, détenteur jusqu'ici des droits du livre, contre-attaquait en proposant une réédition de la traduction originelle, signée en 1939 par Pierre-François Caillé. L'enjeu financier est de taille pour la maison de la rue Gaston-Gallimard (Paris 7^e) : en huit décennies, *Autant en emporte le vent* s'est, en effet, écoulé à deux millions d'exemplaires, dont un million en Folio.

Margaret Mitchell, qui maîtrisait le français, a semblé apprécier les choix de Pierre-François Caillé – comme l'attestent les extraits de leur correspondance reproduits à la fin du second tome. Mais force est de constater que le travail du traducteur a pris un coup de vieux. Outre des formules démodées (« bastel ! » pour

« assez ! », « quartier réservé » pour « quartier de prostitution », « apaches » pour « voyous »), il est moins fidèle au texte et à la ponctuation d'origine que Josette Chicheportiche, qui signe la nouvelle traduction. Il suffit pour s'en convaincre de comparer le tout début du livre (*lire les extraits ci-contre*). Quand Mitchell écrit « *Scarlett was not beautiful* », Caillé euphémise son jugement et supprime un détail de la description physique : le tour de taille de quarante-trois centimètres. Un choix général est également problématique dans sa traduction, la parlure des Afro-Américains. « *Il m'a semblé que le meilleur moyen de rendre le pittoresque de votre style était de faire parler vos Nègres comme nos Martiniquais ou nos Sénégalais* », écrit-il à Mitchell. Aussi procède-t-il à une élision systématique de la consonne *r*.

Les partis pris de Josette Chicheportiche sont, à cet égard comme à bien d'autres, plus justes. La nouvelle version bénéficie en outre d'une contextualisation sous la forme d'une chronologie parallèle (événements

historiques et culturels) en regard de la biographie de l'autrice et du mouvement des droits civiques. Pour Oliver Gallmeister, joint par « Le Monde des livres », la publication par sa maison d'*Autant en emporte le vent* était « une évidence car ce livre illustre dans le même temps un moment de la littérature américaine du XX^e siècle et un pan de l'histoire douloureuse des Etats-Unis – la guerre civile et ses conséquences ». ■ M. S.

AUTANT EN EMPORTE LE VENT, VOLUMES 1 ET 2
(*Gone With the Wind*),
de Margaret Mitchell,
traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Josette Chicheportiche,
Gallmeister. 720 p. et 13 € chacun,
numérique 12 € chacun.

AUTANT EN EMPORTE LE VENT, TOMES 1 ET 2
traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Pierre-François Caillé,
Folio, 784 p. et 832 p., 13 € chacun,
numérique 12 € chacun.

Le Journal du Dimanche

14 juin 2020

Autant en emporte la censure

Par Emmanuel Pierrat

EN MOINS D'UNE SEMAINE, *Autant en emporte le vent*, la célèbre fiction de Margaret Mitchell, a été par deux fois la victime indirecte de l'indignation plus que légitime provoquée par la mort de George Floyd.

C'est d'abord son adaptation au cinéma – huit oscars en 1940, dont l'un a été attribué à l'actrice Hattie McDaniel... devenue à cette occasion la première personnalité afro-américaine couronnée par Hollywood – qui a été retirée du catalogue de la plateforme HBO. L'attaque a été portée le 8 juin par le scénariste John Ridley, scénariste notamment de *12 Years a Slave*, et a été suivie d'effet dès le lendemain, « provisoirement », assure la chaîne, qui prétexte la nécessité de « contextualiser » le film.

Et vendredi 11 juin, l'éditeur Gallmeister, profitant de l'arrivée de Margaret Mitchell dans le domaine public, lançait en librairie une nouvelle traduction du roman de 1936, arguant que la version française jusque-là publiée par Gallimard ferait la part belle au « petit nègre ». Le décryptage de ce double épisode est consternant.

Pointons pour commencer la grande hypocrisie des États-Unis, où la liberté d'expression absolue, garantie par la Constitution, est battue en brèche dès que la morale et le commerce s'en mêlent. La réalité y est donc celle d'une autocensure exacerbée, qui avait déjà conduit les plus puissants médias américains à flouter, en 2015, la une de *Charlie*

Hebdo renaissant de ses cendres, bannie par les si courageux CNN, Fox News et consorts.

Les classiques sont à leur tour sur le banc des accusés : de *Carmen*, dont le finale en forme de féminicide a été revisité en Italie, à Shakespeare et son Shylock en passant par les phrases de Voltaire sur les juifs, celles des *Tristes Tropiques* de Claude Lévi-Strauss sur les musulmans ; sans compter l'intrigue de *La Case de l'oncle Tom* ou, « pire » encore, les planches de *Tintin au Congo*.

Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur, le formidable roman de Harper Lee – prix Pulitzer, comme Margaret Mitchell –, a été retiré de bibliothèques scolaires en Virginie en 2016, peu après le décès de la romancière. Et l'emploi du mot « nègre » par des personnages clairement racistes a incité les écoles du Minnesota et du Mississippi à bannir l'ouvrage des programmes. Le même sort a été réservé à *Huckleberry Finn*, de Mark Twain.

Comme souvent lorsqu'il s'agit de culture, les accusations de racisme se trompent de cible et de combat. *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur* a précisément été écrit dans l'objectif de provoquer



AVOCAT ET ÉCRIVAIN*

JOEL SAGET/AFP

un malaise chez le lecteur américain de 1960 et l'amener à rejeter la ségrégation raciale, dont l'abolition ne surviendra que quatre ans plus tard grâce au *Civil Rights Act*.

Je pourrais digresser aussi sur les dérives de la théorie de l'appropriation culturelle, qui reproche à la réalisatrice blanche Kathryn Bigelow d'avoir voulu dépeindre Detroit, ou les tentatives tout aussi

récentes de censurer les *Petits Contes nègres pour les enfants des Blancs* de Blaise Cendrars.

L'heure du déconfinement et du monde d'après devrait être à la pédagogie, au recul, à l'apprentissage et au discernement. La culture nous est vitale, dans sa diversité, avec ses travers, ses hauts et ses bas, ses chefs-d'œuvre et ses classiques, ses avant-gardes et son passé. La culture est ce qui nous fait réfléchir, nous rend humains, nous fait vibrer. En jouir et en débattre est à la fois notre droit et notre devoir. La bannir par une censure précipitée serait notre perte et la garantie d'un retour, non pas au monde d'avant, mais à ceux de l'Inquisition ou de la lettre de cachet. ●

* Auteur notamment de *Nouvelles morales, nouvelles censures* (Gallimard, 2018).

LE FIGARO
littéraire

11 juin 2020



Un nouveau souffle pour « Autant en emporte le vent »

Autant en emporte le vent (1939), de Victor Fleming, avec Vivien Leigh dans le rôle de Scarlett.

DOSSIER Publié en France en 1938, le chef-d'œuvre de Margaret Mitchell paraît aujourd'hui dans une nouvelle traduction. C'est l'occasion de lire ou de relire ce roman bien plus riche et profond que son adaptation par Hollywood. **PAGES 2 ET 3**



Scarlett, une égérie des temps modernes

DOSSIER À travers une formidable galerie de personnages, «Autant en emporte le vent» raconte le basculement d'une ancienne civilisation dans le nouveau monde industriel. Une somptueuse tragédie.

ASTRID DE LARMINAT
adelarminat@lefigaro.fr

COMMENT une petite garee sudiste en crinoline, fille d'un riche planteur ruiné par la guerre civile, a-t-elle pu devenir une héroïne mythique? Pourquoi le destin de Scarlett O'Hara, une sorte d'Emma Bovary américaine qui méprise ses maris succésifs en rêvant à un grand amour imaginaire et ne recule devant rien pour arriver à ses fins, continue-t-il de fasciner le public?

Le film de Victor Fleming adapté du roman de Margaret Mitchell, grandiose mélodrame amoureux qui reconstitue le monde des plantations de Géorgie emporté par la tourmente de la guerre de Séces-

sion, est l'un des plus gros succès de l'histoire du cinéma. Et pourtant, cette belle production hollywoodienne, sortie en 1939, récompensée par huit Oscars, dont le premier Oscar attribué à une actrice afro-américaine, paraît assez plate et simpliste au regard de la profondeur du roman qui l'a inspirée. «Le film de Victor Fleming met l'accent sur le mélodrame qui n'est qu'un des ressorts du récit de Margaret Mitchell», dit Josette Chicheportiche qui s'est immergée sept jours sur sept pendant un an dans les aventures de Scarlett pour en donner une nouvelle traduction française. Pierre-François Caillé, qui le premier avait relevé le défi de traduire le roman mais aussi les dialogues du film, dressait le même constat dans une lettre adressée à Margaret Mitchell en 1945 (1): «Je ne crois pas que le

film soit une véritable œuvre d'art (...). Et je pense que pour comprendre parfaitement la psychologie du film, les spectateurs doivent avoir lu le livre.» Comment comprendre par exemple le personnage de Rhett Butler, dont le cynisme n'est peut-

être pas si profond qu'il en a l'air, sans connaître son passé familial? Quant à Scarlett, elle perd en complexité sans le personnage de sa mère escamoté par le film, une mère qu'elle aime et admire plus que tout, dont la douceur et la générosité n'ont d'égal que son intelligence et sa force, et qui est l'âme et le pilier de sa maisonnée. Le film est un drame bourgeois, le roman une tragédie.

Publié aux États-Unis en 1936, vendu à 1 million d'exemplaires en

six mois, le livre parut en France deux ans après et connut un succès monumental. Après son interdiction par les Allemands en 1941, il se vendait au marché noir à un prix exorbitant. Les Français d'alors se sont reconnus dans la peinture que fait Margaret Mitchell de la Géorgie, sous blocus tout au long de la guerre, de 1861 à 1865, puis razzinée, occupée et humiliée par les troupes ennemies, une région où un homme sur cinq est mort au front, où des femmes se sont trouvées livrées à elles-mêmes au milieu des décombres.

Gone with the Wind, c'est l'histoire de la fin d'un monde aristocratique inspiré du modèle féodal européen, et de l'avènement d'un monde productiviste et individualiste. Quelle maturité dans ce roman dont l'auteur n'avait que 26 ans lorsqu'elle commença à l'écrire! Il ne défend pas l'un ou l'autre modèle mais pèse le pour et le contre, avec un humour parfois féroce, à travers les regards croisés des différents personnages qui ne partagent pas les mêmes vues. «Autant en emporte le vent est un livre unique, exceptionnel, c'est le roman absolu», écrit le Prix Nobel Jean-Marie Gustave Le Clezio, qu'on ne peut soupçonner d'être nostalgique d'un sud esclavagiste. *Ce roman (...) est le symbole même du passage de l'Amérique dans le monde moderne.*»

À elle seule, Scarlett incarne les

contradictions de l'Amérique. Fille de cette ancienne civilisation attachée à un ordre social et à un code de valeurs chevaleresques - courtoisie, entraide, honneur, hospitalité, raffinement -, elle en refuse les contraintes, s'émancipe, n'en fait qu'à sa tête, puis décide qu'elle ne sera heureuse que lorsqu'elle sera riche. Certes Scarlett a un tempérament égoïste et égocentrique, mais son individualisme et son utilitarisme absolus trouvent leur source dans la terreur qu'a provoquée chez elle l'expérience du dénuement total qu'elle a connu après la guerre, lorsque ni ses parents ni aucun homme n'étaient plus là pour prendre soin d'elle. Et si elle est

prête à tout pour gagner de l'argent, c'est qu'elle est viscéralement attachée à la terre qu'elle a failli perdre, cette splendide terre de Tara avec son allée de cèdres où son père, un Irlandais débarqué sans un sou à 20 ans, avait édifié tout seul une maison: «Elle appartenait à ces arpent

de terre rouge bien plus qu'ils ne pourraient jamais lui appartenir.» Tara, c'est un havre, un refuge dont elle a un besoin vital. L'esprit pionnier n'est pas loin. Margaret Mitchell disait d'ailleurs dans une interview donnée en 1936, pendant la Grande Dépression, que s'il y avait un thème central à son roman, c'était celui de la survie. Pourquoi certains trouvent-ils les ressources pour s'adapt-

ter et rebondir et d'autres pas?

Pourquoi, par exemple, le fougueux père de Scarlett s'effondre-t-il après la mort de sa femme? Dans la bonne société sudiste, il va de soi que les hommes protègent les femmes et les traitent avec révérence. La réalité est plus subtile. Car ce sont les femmes qui tiennent les plantations, s'occupant de tout et de tous, avec une douce fermeté, tout en respectant le besoin qu'ont les hommes d'occuper le devant de la scène. Elles savent que rien ne déstabilise plus un mari que de «découvrir que sa femme a un cerveau»: sur ce sujet du féminin et du masculin, qui est l'un des fils rouges du roman, Margaret Mitchell ne manque pas d'humour ni d'audace. Elle ne défend pas une idée de la femme mais examine la question sous toutes les coutures. «Les femmes savent qu'une terre où les hommes étaient satisfaits, non contestés et assurés que leur vanité ne fût pas dépréciée avaient toutes les chances d'être un endroit agréable à vivre quand on était une femme.»

Les personnages de Margaret Mitchell sont extraordinaires parce qu'ils se révèlent toujours autres et plus riches que l'idée qu'on s'en

était faite. La naïve Melanie fera preuve d'une force d'âme inattendue et aura un rayonnement social que sa timidité ne laissait pas augurer. Rhett, si masculin, avec sa puissante charge érotique et son sens de la débrouillardise, est en réalité plus féminin que son rival, Ashley, le lettré, le rêveur, l'idéaliste: car Rhett a l'intelligence des êtres, l'intuition de ce qu'ils sont vraiment.

Scarlett, elle, est une féministe avant l'heure. Devenue chef de famille pendant la guerre, elle a découvert qu'elle pouvait faire aussi bien qu'un homme et dès lors, refusant d'exercer un métier féminin, elle se lance dans les affaires avec une dureté qui en remontre aux hommes. Absorbée par son objectif de réussite auquel elle sacrifie tout, elle n'écoute pas ceux qui la mettent en garde. Ni la coriace grand-ma Fontaine, dont toute la famille fut scalpée sous ses yeux lorsqu'elle était enfant, qui lui dit combien il est risqué pour une femme de n'avoir peur de rien: «Gardez toujours quelque chose à redouter et quelque chose à aimer.» Ni Rhett, qui lui conseille de ne jamais dire à un homme qu'elle n'a pas besoin de

son aide, même si elle le pense: «C'est le problème avec les filles yankees. Elles seraient des plus charmantes si elles ne vous disaient pas tout le temps qu'elles peuvent se débrouiller toutes seules. Alors les hommes les laissent se débrouiller toutes seules.»

Lorsqu'elle a atteint la position sociale qu'elle voulait, Scarlett oublie à quel point elle avait trouvé bon de se sentir protégée et épaulée par un homme dans les heures sombres. Jusqu'à sa prise de conscience finale, dans l'ultime chapitre, si beau, où, après 1500 pages, tout est dévoilé. Alors elle prend conscience qu'elle se ficherait d'être pauvre si elle vivait avec l'homme dont elle vient seulement de comprendre qu'elle l'aime. Scarlett, si volontaire, savait-elle vraiment ce qu'elle

voulait ?

Dans la solitude, son ultime recours sera Tara, la maison de ses parents, et Mammy, sa gouvernante noire, la seule personne qu'elle craint, dont le jugement lui importe et dont elle est affectivement dépendante. Margaret Mitchell décrit un comté de Géorgie où les planteurs mettaient un point d'honneur à respecter leurs esclaves et vivaient dans une grande familiarité avec ceux d'entre eux qui servaient dans la maison. Telle qu'elle la voit, c'est une société plus paternaliste que raciste. Scarlett elle-même est bien plus tendre avec les Noirs qu'avec les Blancs, comme le lui fait remarquer Pork, le valet de son père, très beau personnage à l'instar de sa femme, Dilcey, ou du vieil oncle Peter auquel la famille de ses maîtres « *appartient corps et âme* ». Hommes et femmes, planteurs et esclaves : dans ce roman, la distribution sociale des rôles cache des liens de dépendance parfois plus subtils qu'il n'y paraît, et la grandeur humaine n'est pas indexée sur la valeur économique ou sociale.

Lorsque le dénouement survient, huit ans se sont écoulés depuis la fin de la guerre. En voulant prendre une revanche sur le destin, Scarlett a couru à sa perte. Parallèlement, dans cet État du Sud, la corruption, l'arbitraire et l'arrogance du gouvernement fédéral ont nourri chez les vaincus une amertume et un sentiment d'injustice qui augurent mal de l'avenir des États-Unis. Scarlett, l'Amérique : l'histoire d'un malentendu tragique et d'un immense gâchis. ■

(1) L'édition Folio d'« *Autant en emporte le vent* » présente des extraits de la correspondance entre le traducteur d'origine, Pierre-François Caillé, et Margaret Mitchell, ainsi qu'une préface de J. M. G. Le Clézio.

“ Scarlett est une féministe avant l'heure. Devenue chef de famille pendant la guerre, elle a découvert qu'elle pouvait faire aussi bien qu'un homme ”

AUTANT EN EMPORTE LE VENT

De Margaret Mitchell, nouvelle traduction de l'anglais (États-Unis) par Josette Chicheportiche, Gallmeister.
t. 1, 702 p., 13 €.
t. 2, 717 p., 13 €.



CONTEXTE

Autant en emporte le vent, c'est, pour le grand public, un film qui appartient à l'histoire du cinéma (une plateforme de streaming vient d'annoncer qu'elle le retirait de son catalogue pour « *préjugés racistes* ») et demande une « *contextualisation* ». Magnifique fresque historique et sociale, portrait d'une femme hors du commun, le chef-d'œuvre de Margaret Mitchell est d'une tout autre envergure. *Gone With the Wind* paraît en 1936 et obtient un succès phénoménal, couronné par le prix Pulitzer. Il est traduit en français en 1938. Les Éditions Gallmeister en proposent aujourd'hui une nouvelle traduction. C'est l'occasion de se replonger dans ce grand roman de 1500 pages qui permet de mieux comprendre le film mythique qui en a été tiré dès 1939 avec Vivien Leigh dans le rôle de Scarlett O'Hara et Clark Gable dans celui de Rhett Butler.

Ma mère m'a parlé du monde dans lequel les grandes familles de planteurs avaient vécu, un monde tellement sécurisant, et comment il s'était dérobé sous leurs pieds. Elle m'a dit ensuite que mon monde se déroberait également sous moi, et que Dieu m'aide si je ne m'étais pas armée pour vivre dans le nouveau monde

MARGARET MITCHELL, ÉVOQUANT UNE PROMENADE QUELLE AVAIT FAITE ENFANT AVEC SA MÈRE DANS LES RUINES DES PLANTATIONS SACCAGÉES PAR L'ARMÉE DE SHERMAN

Historia

15 septembre 2020

Un vent nouveau souffle sur Tara



♥♥♥ D'où qu'elles naissent, les polémiques ont beau enfler, elles s'escriment dans le vide. La belle Scarlett, héroïne intemporelle s'il en est, n'en a que faire. Par une singulière coïncidence, *Autant en emporte le vent* est ressorti en juin dans une nouvelle traduction française, plus fidèle au manuscrit de Margaret Mitchell, qui date de 1936, et

en phase avec le contexte historique. Cette saga romanesque, reflet d'une période troublée de l'histoire des États-Unis, nous renvoie au temps de la guerre de Sécession et de la Reconstruction. Celle d'une Amérique déchirée, dans laquelle Scarlett O'Hara, fille d'un riche planteur de Géorgie,

incarne un personnage d'une étonnante modernité. Une femme forte, parfois jalouse, capricieuse et arrogante, se moquant des convenances sociales pour croquer la vie à pleines dents et épouser en troisièmes noces l'homme qu'elle aime, le séduisant et opportuniste Rhett Butler. Dans un pays bouleversé, à la fois attaché aux mœurs puritaines et secoué par une flambée de violence, la plantation de Tara devient le théâtre d'une passion amoureuse doublée d'une fresque épique. Fière face à l'adversité, la jeune Sudiste fait les choix qui doivent la mener vers l'indépendance à laquelle elle aspire. Un roman exceptionnel, récompensé par le prix Pulitzer, qui fait figure de grand classique contemporain. **Quoi qu'on en dise. F. A.**

■ *Autant en emporte le vent*, de Margaret Mitchell (Gallmeister, 2 volumes, 720 et 720 p. chacun, 13 euros le tome).



13 juin 2020

«Les doigts me brûlaient dans les passages racistes»

Rencontre avec la traductrice Josette Chicheportiche

Les éditions Gallmeister ont confié la retraduction d'*Autant en emporte le vent* à Josette Chicheportiche, également auteure de livres pour la jeunesse et d'un roman (1) inspiré par l'histoire de son père, soldat français, et de sa mère, une Eurasienne, prisonniers du Viet-Minh dans la jungle vietnamienne. Rencontre à Paris.

Comment avez-vous réagi quand on vous a proposé cette retraduction ?

Je me suis dit pourquoi pas. J'avais déjà retraduit des textes classiques, *les Hauts de Hurlevent*, *Tess d'Uberville*, *Dracula*. Bien sûr au début, j'allais regarder ce qu'avaient fait les confrères, et puis j'ai laissé tomber, je n'allais pas passer mon temps à traduire puis à comparer, surtout que pour *Autant en emporte le vent*, je n'étais pas du tout d'accord avec la façon de traduire de Pierre-François Caillé [auteur de la première traduction, en 1939, ndr]. Même s'il n'a pas changé l'ambiance du livre ni dénaturé le texte.

Pas d'accord sur quoi ?

Il y avait des envolées lyriques qui passaient très bien, mais ce n'était pas très fidèle au texte, aujourd'hui on l'est beaucoup plus. Un exemple frappant : ce moment où Scarlett est folle de rage, elle est de retour à Tara, tout a été dévasté par les Yankees, et le majordome,

un esclave, ne veut pas aller chercher une truie, cachée dans les marais. L'auteur écrit «*a small fiend with a pair of hot tweezers plucked behind Scarlett's eyeballs*» et j'ai traduit : «*un petit diable avec une paire de tenailles rouges au feu pinça les yeux de Scarlett*» et Caillé : «*Les yeux de Scarlett étincelèrent.*». C'est dommage parce qu'on perd cette image incroyable, qui n'est pas une expression connue.

Vous avez quand même repris le «taratata» de Scarlett, pour «fiddle-dee-dee».

Il n'y a que Scarlett O'Hara à ma connaissance qui dit *fiddle-dee-dee*. Je n'ai jamais vu dans aucun roman américain quelqu'un l'employer. La traduction de 1939 a été utilisée pour les sous-titres du film, et tout le monde a vu le film. «Taratata», c'est très marqué, ça marche bien, c'est Scarlett. Je n'ai pas eu envie de le changer.

Combien de temps avez-vous consacré à cette traduction ?

Presque un an. En même temps je faisais des recherches sur les uniformes, les vêtements des femmes, et je lisais les Rougon-Macquart qui se passent quasiment à la même époque. J'ai pu m'inspirer de ce que Zola décrit. Par exemple Scarlett porte «*a bonnet*». Si je mettais «bonnet» en français, on pen-

sait à bonnet de ski, ça n'allait pas, et dans Zola j'ai trouvé capote, c'est vraiment le nom de ces chapeaux attachés avec un ruban. J'ai aussi cherché des éléments sur la guerre et lu un petit Jules Verne, *les Forceurs de blocus*, qui m'a beaucoup aidé.

Que pensez-vous de Scarlett ?

Elle fait partie des femmes qui ont marqué la littérature, comme Emma Bovary. Elle est à sa façon très féministe, très en avance sur son temps. Elle n'est pas obsédée par le mariage, elle n'a pas envie de faire de la broderie avec les autres femmes, elle ne veut pas vraiment avoir d'enfants, elle veut gagner sa vie. Et puis quand il faut mettre ses mains dans la terre, elle y va. Moi je trouve que c'est une sacrée nana, un vrai personnage féminin.

Ce n'est pas facile de traduire les passages racistes...

J'avais les doigts qui brûlaient, j'écrivais «horreur!» dans les marges de mon livre. Mais mon travail c'est de traduire, donc j'ai traduit. C'est un roman historique, et à cette époque le Sud était raciste, ça ne sert à rien de se voiler la face, la Géorgie était raciste, les Sudistes étaient racistes. Certains Nordistes aussi parce que ce n'était pas juste pour libérer les esclaves qu'ils ont fait la guerre au Sud, c'était aussi pour des intérêts économiques. A Memphis dans le Tennessee, où l'on program- mait au cinéma régulièrement *Autant en emporte le vent*, la projection a été suspendue en 2017 après des protes- tations. Je ne suis pas d'accord, on doit pouvoir voir la réalité historique pour mieux comprendre ce qui se passe aujourd'hui.

Comment avez-vous décidé de traduire le parler noir des esclaves ?

L'ancienne traduction enlève systéma- tiquement les r, ce que je ne fais pas. Il y a un livre qui m'a d'abord mise sur une piste, *Lincoln au bardo* de l'Amé- ricain George Saunders, paru en 2019 en France. J'ai trouvé formidable ce qu'a fait le traducteur, Pierre Demarty. L'histoire raconte comment Lincoln

qui a perdu son très jeune fils va dans le cimetière toutes les nuits s'adresser à lui. Quand les morts sortent de leurs tombes et voient ce grand échalas, ils parlent également et parmi eux il y a des Noirs. Le traducteur a choisi un parler découpé. Pour «parfaitement» par exemple, il a écrit d'abord «par» puis «fête» puis «men». J'ai commencé à aller dans ce sens, mais l'éditeur m'a arrêté, estimant qu'on allait penser à des jeux de mots : finalement j'ai joué sur la conjugaison, par exemple : «je voyons», et sur la musicalité.

Est-ce que vous avez été tentée d'aller voir le Sud, les musées dans les anciennes plantations...

Non. En fait je crois que c'est néces- saire quand on est traducteur de pren- dre de la distance, ça c'est le livre, ça c'est moi. Si le traducteur est trop pris par les personnages, il risque de chan- ger des choses. Cela me rappelle une nouvelle du Hongrois Dezső Kosztolányi, *le Traducteur cleptomane*. En gros, c'est un type qui sort de prison, son copain lui dit vraiment il faut que tu ar- rêtes de voler comme ça, et lui file un travail de traduction. Donc il est très content et puis il y a une soirée, il tra- duit une scène où la table est mise. Il y a les couverts en argent, et hop au lieu d'y avoir douze cuillères, il en pique deux, il y en a plus que dix dans la tra- duction. Arrive une dame avec trois rangs de perles, elle en a plus que deux, et ainsi de suite. Etre traducteur est un métier difficile, il ne faut pas trop se mettre en avant.

Vous pensez que Rhett et Scarlett, qui est décidée à le reconquérir à la fin du roman, vont se retrouver ?

Quelqu'un a écrit une suite. Mais je trouve que la fin choisie par Margaret Mitchell est magnifique comme ça. Quand Scarlett retourne chez elle, qu'elle marche dans le brouillard et qu'elle se pose plein de questions sur sa vie, toute cette introspection fait pen- ser à du Virginia Woolf. C'est terrible ce qui lui arrive, se rendre compte qu'elle est passée à côté de tout, en tout cas de

cet homme qui était le seul avec lequel elle pouvait être bien, être heureuse, parce qu'ils se ressemblent tellement.

Recueilli par **F.F.**



12 juin 2020

"On ne peut pas juger 'Autant en emporte le vent' avec les critères de la société actuelle"

"On ne peut pas juger 'Autant en emporte le vent' avec les critères de la société actuelle"



"Autant en emporte le vent" – Gallmeister

Sorties

EVENEMENT - Au moment où l'adaptation cinématographique de "Autant en emporte le vent" refait polémique outre-Atlantique, les éditions Gallmeister publient en France une nouvelle traduction du roman de Margaret Mitchell, classique de la littérature américaine paru en 1936. Leur directeur, Oliver Gallmeister, livre les clés d'un roman plus moderne que certains pourraient le croire.

11 juin 23:18 - Propos recueillis par Jérôme Vermelin

Il était une fois un classique. Paru en 1936, "Autant en emporte le vent", raconte l'histoire de Scarlett O'Hara, la fille de riches propriétaires sudistes dont le monde va s'effondrer avec la guerre de sécession. L'unique roman de Margaret Mitchell, couronné par le prix Pulitzer, est devenu l'un des films les plus célèbres d'Hollywood sous la direction de Victor Fleming, avec Vivien Leigh et Clark Gable dans les rôles principaux, couronné par 8 Oscars.

Cette peinture flamboyante de l'Amérique esclavagiste vient d'être provisoirement retirée de la chaîne HBO Max qui souhaite la recontextualiser au regard des préjugés racistes de l'époque. Hasard du calendrier, le livre ressort cette semaine en France dans deux versions. Chez Gallmeister dans sa traduction d'origine. Et chez Gallmeister avec une nouvelle traduction plus moderne comme l'a expliqué à LCI son directeur, Oliver Gallmeister.

LCI : Pourquoi, selon vous , un roman comme "Autant en emporte le vent" fait encore parler à ce point en 2020 ?

Oliver Gallmeister : "Autant en emporte le vent" a été publié à l'origine en 1936 et c'est un roman qui, dit-on, s'est vendu à plus de 30 millions d'exemplaires. Il a reçu le prestigieux Prix Pulitzer, il a été porté à l'écran avec le succès que l'on sait par Victor Fleming. C'est donc un livre qui, pour toutes ces raisons, fait partie de l'imaginaire collectif. Un livre qui depuis 80 ans a toujours été imprimé et se passe de génération en génération. C'est un classique ! "Autant en emporte le vent", c'est avant tout l'histoire d'une jeune femme éprise de liberté, dans un monde qui s'écroule. Mais il se trouve que ce monde-là, c'est le monde du Sud des Etats-Unis. Un Sud dont la culture repose sur l'esclavage, qui est une abomination. On met aujourd'hui l'accent sur cet aspect en raison des événements actuels dramatiques, mais ce n'est qu'un aspect du livre.

Pourquoi souhaitez-vous proposer une nouvelle traduction ?

Chez Gallmeister, nous publions uniquement de la littérature américaine depuis 15 ans, des œuvres contemporaines et des classiques, que nous n'hésitons à retraduire. Pour ce qui est d'"Autant en emporte le vent", le livre est tombé dans le domaine public en 2020. Peut donc le republier qui veut. Et lorsque nous nous sommes lancés dans le projet, il nous a semblé que la traduction d'origine qui appartient à Gallimard pouvait être améliorée. Elle n'est pas indigne, loin de là. Elle a été faite de manière très sérieuse en son temps. Mais on ne traduisait pas en 1939 comme on traduit en 2020. Le niveau d'exigence des lecteurs a commencé, celui des lecteurs aussi.

Scarlett O'Hara, c'est quand même la première héroïne féministe de la littérature - Oliver Gallmeister

On a pu dire que la traduction d'origine était caricaturale, notamment dans le vocabulaire des personnages d'esclaves...

Ce n'est pas à moi de porter un jugement sur la traduction de 1939. Pour ce qui nous concerne, l'objectif de la traductrice Josette Chicheportiche était de coller au texte le plus fidèlement possible. Il était hors de question de réécrire dans un sens ou dans un autre, d'édulcorer le texte, de faire des coupes ou d'altérer la manière dont parlent les gens, en particulier les esclaves. Nous voulions que le lecteur ait entre les mains une traduction la plus proche de l'originale. Cela conduit donc à proposer un texte à la fois plus moderne, parce qu'on n'écrit plus le français comme on le faisait il y a 80 ans. Mais nous n'avons en rien dénaturé le texte de Margaret Mitchell.

Quel public visez-vous en priorité ? Les plus jeunes qui n'ont jamais lu "Autant en emporte le vent" ?

Pas seulement ! Je pense que les bons livres sont universels et peuvent plaire à des personnes jeunes ou âgées, hommes ou femmes. L'histoire d'"Autant en emporte le vent", c'est avant tout celle d'une jeune femme libre, qui souffre, c'est une histoire d'émancipation. Scarlett O'Hara, c'est quand même la première héroïne féministe de la littérature. On a eu des personnages féminins auparavant, mais qui à chaque fois, de la Marquise de Merteuil dans "Les Liaisons Dangereuses" à Anna Karénine en passant par Madame Bovary, étaient punies par la société des hommes. Scarlett O'Hara, elle, a une vie très dure par bien des aspects. Mais à la fin, elle sera victorieuse. D'ailleurs, Margaret Mitchell avait pour mère une suffragette, une militante pour le droit de vote des femmes, dont elle partageait évidemment les idées. Je vous rappelle que lorsque le livre est sorti en 1936, les femmes n'avaient pas encore le droit de vote en France. Il est important de replacer le livre dans son contexte. A l'époque les lecteurs et les lectrices étaient fascinés par cette femme qui se mariait trois fois, qui travaillait et qui allait danser alors qu'elle était encore veuve !

En vidéo

Pourquoi le film "Autant en emporte le vent" a-t-il été retiré de la plateforme HBO ?



Cette dimension est-elle selon vous éclipsée par la polémique autour de la représentation des esclaves ?

Je pense que la polémique porte avant tout sur le film, et qu'elle est essentiellement américaine en raison des événements dramatiques qui se déroulent là-bas. Les livres, eux, échappent à ce genre de choses. En lisant "Autant en emporte le vent", on est dans la tête d'une fille de 16 ans, qui grandit pendant la guerre de sécession dans une famille sudiste. Son point de vue nous semble raciste aujourd'hui, et il l'est. Mais on ne peut pas juger un livre écrit il y a 80 ans, qui parle d'une famille qui vivait il y a 150 ans, avec les critères de la société actuelle. La grandeur de la littérature, c'est de pouvoir nous entraîner dans les zones d'ombre des personnages et de nous forcer à nous interroger. On sort grandi de la lecture d'"Autant en emporte le vent".

ÉDITION

Polémique après une nouvelle traduction d'« Autant en emporte le vent »

LIVRES

Autant en emporte la traduction

Gallmeister publie aujourd'hui une nouvelle version d'« Autant en emporte le vent ». Gallimard, longtemps détenteur des droits, ressort le même jour une édition augmentée en poche.

POLÉMIQUE

PAR SANDRINE BAJOS

C'EST UN PEU David contre Goliath. Et un coup de massue en cette période déjà difficile pour Gallmeister, petit éditeur spécialisé en littérature américaine. Depuis plus d'un an, il travaille sur une nouvelle traduction du chef-d'œuvre américain de Margaret Mitchell « Autant en emporte le vent », dont les droits sont tombés dans le domaine public en janvier. Aujourd'hui, le roman sort enfin en librairie, mais la fête risque d'être gâchée. Ce coup éditorial n'est pas du goût de Gallimard, qui détenait les droits depuis 1939. Sa filiale Poche Folio sort, le même jour, une « édition augmentée » du roman.

Versions aux antipodes

Fresque intemporelle sur l'amour et la guerre, « Autant en emporte le vent », paru en 1936, nous plonge au cœur de la guerre civile américaine, de 1861 à 1865, entre les Sudistes et les Yankees. Une époque où, en Géorgie, beaucoup de Blancs étaient de riches propriétaires terriens et les Noirs des esclaves...

Le film qui s'en est inspiré, jugé raciste, a été retiré de la plate-forme HBO Max, dans le contexte de la mort de George Floyd aux États-Unis. Le ro-

l'année suivant sa sortie, et le film pas moins de huit Oscars en 1940, plus deux récompenses spéciales.

Oliver Gallmeister, président des éditions qu'il a fondées en 2005, est sidéré que Gallimard ait conservé la traduction de Pierre-François Caillé qui a plus de quatre-vingts ans. Une traduction qui fait parler les personnages noirs de façon caricaturale. Dès les premières pages du roman, on peut ainsi lire chez

Folio : « Brent se tourna sur sa selle et appela le nègre [...] » « Nan, missié. Comment vous li c'oyez moi espionner li Blancs ? [...] Ji n'ai pas remarqué que vous li avez dit quèque chose pou'la met' en colè' » Rien à voir avec la nouvelle traduction : « Brent se tourna sur sa selle et appela le palefrenier noir [...]. Nan, m'sieur. Pourquoi qu'vous pensez que j'espionne les Blancs ? [...] J'avons pas remarqué que vous avez dit quèque

chose qui l'a mise en colère. » C'est à Josette Chicheportiche, dont la réputation n'est plus à faire, que Gallmeister a confié la traduction du roman. Elle a passé une année sur ses quelque 1500 pages. « Nous avons demandé à notre traductrice de coller le plus fidèlement au

David Vann (prix Médicis 2010 du roman étranger), et le ma-

gnifique « My Absolute Darling » de Gabriel Tallent (plus de 160 000 exemplaires vendus). La traductrice a respecté ces consignes.

Une guéguerre

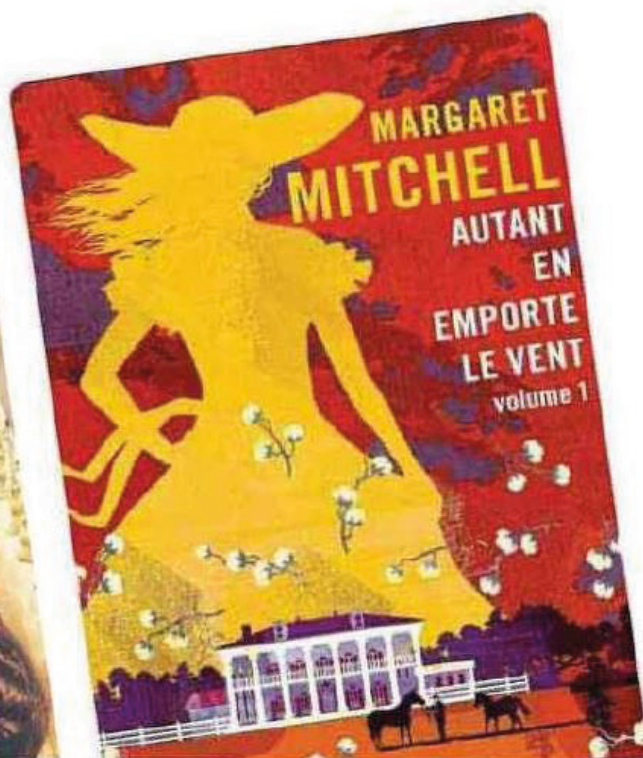
Quand Gallimard termine le roman sur « Demain, je chercherai un moyen de ramener Rhett. En somme, à un jour près... », Josette Chicheportiche opte pour : « Demain, je réfléchirai à un moyen de le faire revenir. Après tout, de-

main est un autre jour. » Finalement, la seule chose qui n'a pas changé entre les deux versions, c'est le titre ! De son côté, Gallimard estime que si la traduction de Pierre-François Caillé est bien « indéniablement un produit de son temps, au même titre que le roman, elle continue de ravir par son charme et d'impressionner par sa rigueur ».

Le poche chez Folio était vendu auparavant en trois tomes (9,10 €). Quitte à perdre de l'argent, Gallimard a décidé de le republier en deux volumes, comme son concurrent. Deux pavés de plus de 700 pages vendus au même prix de 13 € chacun... Olivier Gallmeister espère que cette guéguerre ne

toufflé par la modernité de son personnage. Alors que des héroïnes comme Emma Bovary ou Anna Karénine sont finalement punies par leurs élans féministes, Scarlett finit, elle, par gagner face dans un monde d'hommes. »

Margaret Mitchell
Autant en emporte le vent I
Nouvelle édition



La réédition du roman « Autant en emporte le vent », de l'Américaine Margaret Mitchell, tourne à la bataille entre la version en poche, chez Folio (à gauche), et la nouvelle traduction, proposée par les Editions Gallmeister (à droite).

2 juillet 2020

LES POUCHES

PAR CLÉMENCE ROUX

Un nouveau souffle

On ne présente plus *Autant en emporte le vent*, ce classique de la littérature américaine sur la guerre de Sécession écrit par Margaret Mitchell et publié en 1936. Vendu à plus de 30 millions d'exemplaires, le roman a donné naissance à l'un des couples les plus glamour du cinéma dans un film largement oscarisé. Les

éditions Gallmeister offrent une nouvelle traduction de l'œuvre sous la plume de Josette Chicheportiche.

Une occasion de plonger dans cette fresque qui a gardé toute sa vitalité et de retrouver l'indomptable Scarlett.

Autant en emporte le vent, vol. 1 et 2, de Margaret Mitchell, nouvelle traduction de Josette Chicheportiche, éditions Gallmeister. 720 p. 13 €.



Le Point

11 juin 2020

Pourquoi il faut (re)lire « Autant en emporte le vent »

Oliver Gallmeister sort une nouvelle traduction du roman de Margaret Mitchell de 1936 qui en finit notamment avec le « parler nègre ».



Scarlett fait fort ! L'héroïne de Margaret Mitchell au tempérament de feu est doublement présente au format de poche ce jeudi en librairie. *Autant en emporte le vent*, publié en 1936, couronné par le prix Pulitzer en 1937 et adapté au cinéma par Victor Fleming, est tombé dans le domaine public au 1^{er} janvier 2020. C'était l'occasion pour la maison d'édition spécialisée en littérature américaine Gallmeister d'entreprendre une nouvelle traduction. Gallmeister, prévenu par Oliver Gallmeister, en est d'ailleurs le diffuseur. Jusqu'à présent, en effet, Gallmeister, auquel on doit (via Jean Paulhan) le merveilleux titre français maintenu dans la nouvelle traduction, détenait les droits de la traduction originale de Pierre-François Caillé. Sortie en 1938, elle cumule deux millions d'exemplaires, toutes éditions confondues, dit l'éditeur, dont plus d'un million en Folio.

Et justement, dans le même calendrier (comme l'a découvert Olivier Gallmeister au dernier moment), Gallmeister sort une édition augmentée d'une mince correspondance inédite entre l'autrice et le traducteur. Et toujours la préface de J. M. G. Le Clézio sur ce roman « absolu » (sic). Le Prix Nobel de littérature expliquant le fait que tant de lecteurs américains se soient reconnus dans ce portrait « d'une petite provinciale esclavagiste et réactionnaire » par la « véracité » de Margaret Mitchell.

Un des aspects de la nouvelle traduction que signe Josette Chicheportiche, traductrice et écrivaine (notamment pour la jeunesse), et qui donne une nouvelle énergie au texte est d'en finir avec ce parler « petit nègre » des personnages noirs que le premier traducteur avait proposé à Margaret Mitchell comme en témoigne leur correspondance. Cet aspect, à l'heure où HBO retire le film de son catalogue pour son racisme, retient évidemment toute l'attention. Peut-on remettre à l'honneur aujourd'hui une fresque historique où l'image du Noir alimente jusqu'à nos jours le racisme, le meurtre de George Floyd vient encore de le prouver ? De quelle façon le faire ? À cette question, venue par l'actualité sur le devant de la scène, et à bien d'autres, Oliver Gallmeister, qui a fondé les éditions à son nom voici quinze ans, nous répond.

Le Point : Pourquoi retraduire un livre ?



Olivier Gallmeister : Depuis quelques années, la maison retraduit des classiques dans la collection de poche Totem avec l'ambition de donner une autre vision de la littérature américaine, à la fois complète et qualitative. On est souvent face à de mauvaises traductions. Mauvaises, c'est-à-dire, soit avec des erreurs, comme celle de traduire comme j'ai pu le lire « topless bar » par « bar sans toit » – et des erreurs comme celle-là, il y en a plein, parce que l'éditeur n'a pas relu le traducteur et laisse passer des fautes. Soit parce qu'elle est vieillissante, et cela bien sûr parce que le niveau d'anglais et de connaissance de la culture anglo-saxonne a beaucoup augmenté. Les lecteurs de 2020, dans le cas d' *Autant en emporte le vent* , sont, même inconsciemment, plus exigeants que ceux de 1938. La traductologie, enfin, a beaucoup évolué. À l'époque de Margaret Mitchell, on était très contents d'avoir déjà une traduction, alors qu'aujourd'hui existent des masters à l'université sur cette discipline. Plusieurs points de vue coexistent en matière de traduction. Il y a quelques dizaines d'années, on trouvait légitime d'interpréter un texte, et encore aujourd'hui, de très grands traducteurs font un travail de réécriture du texte. Ce n'est pas du tout l'esprit de notre maison. Nous demandons au traducteur d'être invisible, à l'image de ce que Jacques Mailhos a fait chez nous pour ses traductions de Thoreau.

La correspondance entre Pierre-François Caillé, le traducteur originel de *Gone with the Wind*, et l'autrice révèle que ce dernier lui a proposé de traduire le langage des Noirs de la plantation en « petit nègre ». Quelles ont été vos discussions avec Josette Chicheportiche à ce sujet ?

Je n'ai jamais rencontré un Noir incapable de prononcer les « r », je pense que c'était une sorte de solution de facilité, mais personne ne parle comme ça ! Nous avons déjà eu la question de la traduction du parler noir à notre catalogue, par exemple, dans *L'Oiseau du Bon Dieu* de James McBride, pour lequel François Happe a trouvé une langue qui colle à l'époque de la guerre de Sécession, et moins chantante que celle de Josette Chicheportiche avec laquelle nous avons fait quelques essais sans prendre parti pour une forme d'interprétation, quoique ce débat soit sans fin...

Du « parler nègre » en 1939 :

Dans leur correspondance, le traducteur explique à Margaret Mitchell que « la traduction du langage nègre, tel que le parlent Mama et Pork, n'a pas présenté une grosse difficulté. Nous avons des colonies peuplées de Noirs qui s'expriment dans un français bien voisin de l'américain des nègres de Tara ou d'Atlanta. Il m'a semblé que le meilleur moyen de rendre le pittoresque de votre style était de faire parler vos nègres comme nos Martiniquais ou nos Sénégalais. Lorsque Big Sam dit à Scarlett : « But all dem Yankees folks, fust time they meet me. they call me "Mist" o'Hara » est devenu dans ma traduction : « Tous ces Yankees. la d'emi'fois qu'ils

m'ont vu, ils m'ont appelé "missié o'Ha'a". » Vous remarquerez l'omission de la consonne « r » caractéristique de ce langage que nous appelons souvent « petit nègre ». Je crois qu'il n'y avait pas d'autre façon de procéder. » À quoi l'autrice lui répond, le 16 mars 1939, recevant son exemplaire : « Bien sûr, la première chose que j'aie regardée était le dialecte nègre, car vos lettres m'avaient beaucoup intéressée à ce sujet. Je crois que votre traduction est la seule traduction étrangère de mon livre dans laquelle les personnages nègres parlent en dialecte. »

À titre comparatif :

« J'ai peu' des vaches, ma'ame Sca'lett. Je me suis jamais occupée des vaches. Moi je suis pas une nég'esse de fe'me. Moi je suis pou' se'vi' dans la maison. » (Traduction Gallimard 1939)

« J'ai peu're des vaches, ma'ame Scarlett. M'suis jamais occupée des vaches. J'suis pas une esclave des champs. J'suis une esclave de maison. » (Traduction Gallmeister, 2020)

Une traduction doit-elle en effacer une autre ?

La doxa dit qu'une traduction vieillit toujours, ce n'est pas vrai, car il y a des traductions anciennes qui sont encore très bien, mais je pense que, oui, lorsqu'une traduction est trop en prise avec son temps, je pense notamment à celles de certains polars des années 1950 ou 1960 dans un argot à la Audiard qu'un jeune lecteur aujourd'hui ne peut même pas toujours comprendre. Plus généralement, jusqu'aux années 1960, on interprétait beaucoup les auteurs américains en faisant du « beau français » avec les critères qui sont les nôtres, des phrases, longues, très structurées qui ont nui à la musicalité d'un auteur comme Hemingway, dont les phrases sont très courtes. Je demande aux traducteurs avec lesquels je travaille de prendre le texte à bras-le-corps en respectant la musique.

Pourriez-vous donner des exemples concernant *Autant en emporte le vent* ?

Voici la première phrase du roman : « Scarlett O'Hara was not beautiful. » Elle est devenue « Scarlett O'Hara n'était pas d'une beauté classique » dans la première traduction et dans notre version de 2020 « Scarlett O'Hara n'était pas belle ».

Prenons encore la dernière phrase du roman : « Tomorrow, I'll think of some way to get him back. After all, tomorrow is another day. » Traduite par Caillé : « Demain, je chercherai un moyen de ramener Rhett. En somme, à un jour près... » Et dans notre traduction : « Demain, je réfléchirai à un moyen de le faire revenir. Après tout, demain est un autre jour. »

Une brûlante actualité, et ce n'est pas la première fois à la suite de violences racistes aux États-Unis, met *Autant en emporte le vent* en avant comme symbole de ce racisme anti-Noir qui mine le pays. Vous êtes-vous demandé s'il fallait remettre à l'honneur, par cette nouvelle traduction, un roman dont le point de vue, celui du Blanc sur le Noir qu'il exploite, donne l'occasion de lire que les nègres aux « yeux exorbités » sont « stupides », « imbéciles », « ignorants » ?

Je considère que ce livre qui a plus de 80 ans, a toujours été imprimé, qui est un best-seller, Prix Pulitzer, qu'on le veuille ou non, appartient à la littérature comme *Voyage au bout de la nuit*. Je ne revendique pas le fait d'être une maison militante, mais celui de nous intéresser à la littérature américaine. *Autant en emporte le vent* ne peut pas être lu en 2020 comme il l'a été dans les années trente. Il faut se souvenir que l'autrice l'a écrit dans ce Sud ségrégationnisme où il y avait encore des lynchages. Elle épouse donc le point d'une jeune fille de 16 ans, qui va évidemment tenir des propos racistes dans un contexte qui reposait sur la monstruosité de l'esclavagisme. Cela dit, le propos du livre va au-delà, il décrit la fin d'un monde et l'émancipation d'une jeune femme.

N'avez-vous pas songé à faire un avant-propos à votre nouvelle traduction au regard des sensibilités contemporaines et de « la fin d'un monde » en ce premier quart du XIX e siècle, comme semble l'appeler la vague de protestation après le meurtre de George Floyd ? Un peu dans l'esprit de HBO qui compte le faire à son catalogue dont il a retiré le film ?

J'y ai songé. Mais je reste convaincu que les lecteurs sont capables de se faire leur avis. Je fais confiance à leur sens critique. Et si l'on commence ainsi, je ne vois pas de limites : certains livres de Victor Hugo, de Voltaire le mériteraient alors, et plus vastement tout ce qui peut être offensant pour une catégorie de personne ou une autre. Nous sommes, comme éditeur, un outil pour donner voix aux auteurs, et quand ils sont morts, leur redonner voix sans nous priver d'un livre qui véhicule des stéréotypes raciaux condamnables à l'époque et qui demeurent condamnables aujourd'hui. Pour ce qui concerne Gallmeister, l'ambition est celle-ci : publier une grande fresque romanesque des années 1930 avec ses défauts et des qualités.

Autant en emporte le vent de Margaret Mitchell, traduit par Josette Chicheportiche, éditions Gallmeister (2 vol.) 1 440 pages, 13 €

Et en Folio, Gallimard (2 vol) Traduite par Pierre-François Caillé.

L'ÉCHO
RÉPUBLICAIN **le populaire**
du centre **le berry**
républicain

12 juin 2020

L'éternel retour de Scarlett O'Hara

C'est un roman qui tombe à pic, en pleine affaire George Floyd.

Quatre-vingt-quatre ans après sa première publication, le best-seller de Margaret Mitchell, *Autant en emporte le vent*, est republié par les éditions Gallmeister avec une nouvelle traduction signée Josette Chicheportiche.

Se replonger dans les arcanes de la Guerre de Sécession en plein XXI^e siècle nous permet de mieux comprendre, rétrospectivement, quels sont les principes qui ont fondé la civilisation américaine.

Et ce n'est pas beau à voir. La société décrite par la romancière est animée par des principes archaïques, ouvertement racistes et sexistes.

Dans ce microcosme sudiste blanc du XIX^e siècle, on célèbre les beaux magnolias en fleurs et la fertile terre rouge de Géorgie. Les jeunes filles en robe à crinoline sont soumises aux mâles chevaleresques et l'esclavage semble être une valeur immuable. Un vrai cauchemar pour tous les humanistes modernes.

Malgré la traduction qui tente d'atténuer son caractère raciste, *Autant en emporte le vent* reste un texte problématique, controversé et hautement explosif. Il faut en avoir bien conscience avant de se lancer dans les 1.400 pages de ce roman-feuilleton de luxe.

Mais une fois que l'on pénètre dans cet univers aux valeurs obsolètes, on ne peut, paradoxalement, plus lâcher les deux personnages principaux, Scarlett O'Hara et le cynique et séduisant Rhett Butler. Car c'est le souffle épique de l'Histoire et de la romance qui continue de souffler entre les pages.

Rémi Bonnet remi.bonnet@centrefrance.com

**AUTANT EN EMPORTE
LE VENT****MARGARET MITCHELL**

En 1936, Margaret Mitchell publie ce roman qui se vendra à plus de 30 millions d'exemplaires. En 2020, Josette Chicheportiche en fait une toute nouvelle traduction pour les éditions Gallmeister. L'occasion de nous rappeler l'Histoire derrière l'histoire. Si les destins croisés de Scarlett O'Hara, de Rhett Buttler et de riches familles de planteurs sudistes ont fait fantasmer des générations, cette réédition nous ramène à une réalité qui se déroule en 1861 sur fond de guerre de Sécession entre les esclavagistes du Sud et les abolitionnistes du Nord. Margaret Mitchell s'appuie sur une réalité dans laquelle elle a baigné et rappelle une époque où posséder des esclaves n'était pas condamnable. Il est impossible aujourd'hui d'ignorer la terminologie choisie pour décrire les Noirs et les traitements qui leur étaient infligés et de ne pas être empreint d'un profond malaise devant la dimension raciste de ce roman. Aux États-Unis, suite au mouvement de protestation contre la haine raciale déclenché par le meurtre de George Floyd, cet ouvrage fait désormais débat.

Autant en emporte le vent, Margaret Mitchell, Éditions Gallmeister.



10 juillet 2020

CULTURE **Littérature**

“Autant en emporte le vent” Les ambiguïtés d’un chef-d’œuvre

Publié en 1936, le roman de Margaret Mitchell a souvent été accusé de racisme. Pourtant, le livre et le film légendaire qu’il a inspiré auront paradoxalement fait avancer les mentalités. Aux lecteurs de juger en découvrant la nouvelle traduction d’une œuvre qui est avant tout un magnifique portrait de femme.

PAR STÉPHANE KOECHLIN



Permettez-moi de consacrer quelques lignes à la première fan d'*Autant en emporte le vent* que j'ai rencontrée... ma mère. Quand je lui ai appris qu'une nouvelle traduction allait paraître, ses yeux ont brillé. Et c'était reparti comme en 40. Encore une fois, le pauvre Ashley allait en prendre plein la figure! « *Quand je pense que Scarlett s'obstine à être amoureuse de ce... ce... conformiste!* » Comment comprendre l'impossibilité pour l'héroïne d'aimer le beau et cynique Rhett Butler, critique envers la cause du Sud, presque fataliste puisqu'il prend les armes quand s'annonce la défaite. Beaucoup d'adolescents ont lu cet épais roman

avant tout comme une magnifique histoire d'amour et d'aventures, gardant précieusement le souvenir de marais sombres et de personnages si réels qu'ils semblent faire partie de notre vie. On en aimait l'auteure, une femme au foyer désœuvrée d'Atlanta, à qui le mari fit une sympathique suggestion: « *Et si tu écrivais un roman?* » Margaret Mitchell rameuta les souvenirs de la guerre de Sécession encore prégnants dans cette grande ville du Sud incendiée en 1864 par les Nordistes et imagina sa volcanique séductrice. Scarlett O'Hara, fille de riches planteurs esclavagistes de Géorgie, tente de sauver le domaine de son enfance, « Tara », divisée entre le Sud déclinant d'Ashley Wilkes et

LE FILM DE 1939 signé Victor Fleming et George Cukor, avec Vivien Leigh campant une Scarlett garce, a valu à Hattie McDaniel, l'interprète de l'esclave "Mamma", le premier Oscar décerné à un acteur noir. Clark Gable menaçait de boycotter l'avant-première à Atlanta si la comédienne n'était pas autorisée à y assister, premier pas, l'air de rien, vers l'abolition de la ségrégation.

le nouveau de Rhett Butler. Sorti en 1936, le livre obtint le prix Pulitzer, devant *Absalon, Absalon!* du grand Faulkner, un peu jaloux.

“Incroyablement moderne”

Depuis, *Autant en emporte le vent* s'est vendu à 30 millions d'exemplaires, dans une vingtaine de langues. La version française est parue chez Gallimard la même année que l'adaptation au cinéma avec Clark Gable et Vivien Leigh (et sera interdite sous l'Occupation). Margaret Mitchell félicita le traducteur Pierre-François Caillé d'avoir si bien transposé le « *dialecte nègre* ». Elle n'écrivit rien d'autre et mourra en 1949, renversée par un tramway.

Il est resté de son style de romance – passions amoureuses sur fond de guerre – de pâles copies, chez nous *Louisiane* de Maurice Denuzière et *la Bicyclette bleue* de Régine Deforges, loin de la fresque inégalée de Margaret Mitchell et de ses ennemis prestigieux, les écrivains Toni Morrison et James Baldwin « humiliés » par ce livre.

Quand le roman est tombé dans le domaine public, Gallmeister, maison d'édition spécialisée dans la littérature américaine, a décidé de le retraduire pour sa collection « Totem ». « *Je l'avais lu à 20 ans et bien aimé, sans plus*, raconte Oliver Gallmeister. *Puis, je l'ai redécouvert en anglais et l'ai trouvé incroyablement moderne. Qu'il suscite la controverse prouve sa force, contrairement à d'autres best-sellers oubliés de l'époque. Il fait certes l'apologie d'un monde fondé sur l'esclavage, mais il est aussi féministe. Madame Bovary ou Anna Karénine aspirent à la liberté et se suicident, alors que Scarlett triomphe des obstacles.* » La traductrice Josette Chicheportiche a aussi découvert Scarlett, « *différente de la garce du film, indépendante, en avance sur son temps. Cette femme me plaisait. J'étais flattée que l'éditeur pense à moi. Pour une fois, quand je parlais d'un ouvrage que je traduisais, tout le monde le connaissait. J'avais lu à 14 ans le premier tome, et revu le film avec ma fille éblouie par les robes de Vivien Leigh. J'avoue que je ne m'en souvenais plus. J'ai retrouvé mon vieux Folio avec les passages que j'avais annotés.* » Un an de recherches sur les uniformes, les armes à feu l'attendait. « *Ce n'était pas agréable pour mon entourage. J'ai annulé des dîners, fatiguée, je ne suis pas partie en vacances, mon mari commençait à en avoir assez. Il m'a dit : "Tu es un bûcheron, tu abats des arbres." Je ne regrette rien. J'ai essayé d'être*



Library of Congress

très fidèle au texte. Scarlett est en colère contre une esclave, Prissy. J'ai traduit : "Un petit diable avec une paire de tenailles rougies au feu pinça les yeux de Scarlett." Pierre-François Caillé écrit : "Les yeux de Scarlett étincelèrent." C'était trop facile à lire. On peut buter sur ma phrase, mais c'est celle que l'auteur a écrite. » Sous sa plume, les averses tièdes deviennent brûlantes. Elle a retrouvé les couleurs crues, le rouge de la passion comme un vieux tableau que l'on restaure, jusqu'à exhumer le juron désuet, morbleu ! « *Margaret Mitchell met beaucoup de détails dans les descriptions des paysages, des pièces, des maisons. C'est long et pénible parfois. Ce n'est pas du "Margaret Duras".* » Elle a cependant adouci certains passages. « *Une légère odeur de nègre qui s'échappait de la case augmenta son mal de cœur* », écrit Pierre-François Caillé, fidèle à la violence du récit original (« *The faint niggery smell...* »). Josette Chicheportiche préfère « *une légère odeur de noir* ». Peur des pensées venimeuses de Scarlett qu'elle défend, l'estimant, par ses origines irlandaises et françaises, éloignée du racisme ? Il est dit au premier chapitre que personne n'a le droit de « *lever son fouet sur un cheval ou un esclave* ». « *Mais certains passages, recon-*

MARGARET MITCHELL

a obtenu, avec son roman sudiste, le prix Pulitzer, devant *Absalom, Absalom !* du grand William Faulkner, un peu jaloux. Elle n'écrira rien d'autre et mourra en 1949, renversée par un tramway.



Autant en emporte le vent

volumes I et II, de Margaret Mitchell, traduit de l'américain par Josette Chicheportiche, Gallmeister. 1 400 p., 26 €.

naît-elle, m'ont brûlé les doigts quand les Noirs sont comparés à des singes. Il fallait y aller. Ce récit montre l'origine du mal. »

Hygiénisme culturel

Autant en emporte le vent est un voyage dans une époque, autant qu'un monument littéraire polémique. Oliver Gallmeister s'est retrouvé au milieu d'une guerre de Sécession entre éditeurs et un conflit moral. Par correction, il a informé Gallmeister de son projet sans imaginer que, piquée au vif, la vénérable maison rééditerait, le même jour, l'ancienne traduction « augmentée », avec sur la couverture l'image du couple mythique de l'écran et des extraits de la correspondance entre Margaret Mitchell et Pierre-François Caillé. Il ne cache pas son irritation à voix tempérée car Gallmeister distribue ses propres livres. Puis, les manifestations antiracistes bien légitimes ont réveillé l'hydre de l'hygiénisme culturel, dans la longue tradition de la censure américaine de droite ou de gauche, puritaine ou puriste (code Hays, maccarthysme, aujourd'hui le politiquement correct). Signe d'un monde soumis à l'émotion et à l'image, c'est le film *Autant en emporte le vent* qui subit les foudres du moralisme, déprogrammé, insulté. Il valut à Hattie McDaniel, interprète de l'esclave « Mamma », le premier Oscar décerné à un acteur noir. Clark Gable menaçait de boycotter une avant-première à Atlanta si la comédienne n'était pas autorisée à y assister, premier pas, l'air de rien, vers l'abolition de la ségrégation. Le roman semble échapper à cette purification. Et pourtant... « *On m'a demandé si j'aurais traduit Mein Kampf. Les bras m'en sont tombés* », soupire Josette Chicheportiche. On a le droit de préférer le réaliste *Underground Railroad* du prodige Colson Whitehead, qui évoque le réseau d'évasion des esclaves avant la Sécession. À sa parution en 2016, un critique a écrit : « *Amateurs d'Autant en emporte le vent, passez votre chemin.* » Désolé, non ! Les deux routes du Sud mènent à la vérité. ■

“Qu’il suscite la controverse prouve sa force. Il fait certes l’apologie d’un monde fondé sur l’esclavage, mais il est aussi féministe.”

Oliver Gallmeister



14 juin 2020

L'ÉVÉNEMENT

Nouvelles traductions

Deux monuments de la littérature font l'objet de nouvelles traductions, à découvrir absolument cet été.

1984

Année 1984 en Océanie. 1984 ? C'est en tout cas ce qu'il semble à Winston, qui ne saurait toutefois en jurer. Le passé a été réinventé par Big Brother. Grâce à une technologie de pointe, ce dernier sait tout, voit tout. Liberté est Servitude. Ignorance est Puissance. Telles sont les devises du régime. Pourtant Winston refuse de se résigner. Avec l'insoumise Julia, ils vont tenter d'intégrer la Fraternité, une organisation ayant pour but de renverser Big Brother...

L'œuvre de l'Anglais George Orwell (1903-1950) porte la marque de ses engagements. Il entendait faire « de l'écrit politique un art » et dénonça dans ses ouvrages, notamment *1984* et *La ferme des animaux*, les dérives totalitaires et les dangers de la manipulation mentale.

Autant en emporte le vent

1861, Géorgie. Scarlett O'Hara, seize ans, est la riche héritière de Tara, une importante plantation de coton. Mais la guerre civile est sur le point

de plonger dans le chaos le pays tout entier, et Scarlett a le cœur brisé : « son » Ashley vient d'en épouser une autre. Pour fuir son chagrin, elle part s'installer à la ville, à Atlanta. Là, un certain Rhett Butler, à la réputation douteuse, commence à lui tourner autour. Un duel de séduction s'engage alors...

Couronné par le prix Pulitzer, immortalisé à l'écran avec les inoubliables Vivien Leigh et Clark Gable, best-seller absolu, *Autant en emporte le vent* est aujourd'hui réédité (en deux tomes, 13 € chaque volume) aux éditions Gallmeister avec, pour la première fois, une nouvelle traduction – signée Josette Chicheportiche - depuis celle de l'édition d'origine en 1939.

À noter que paraît au même moment en poche, aux éditions folio, une nouvelle édition augmentée d'*Autant en emporte le vent*.





11 juin 2020

« Autant en emporte le vent » : Une nouvelle traduction du roman sort entre « féminisme » de Scarlett O'Hara et « naissance de l'Amérique moderne »

TRADUCTION Alors que le film « Autant en emporte le vent » a été temporairement retiré du catalogue HBO, le roman de Margaret Mitchell sort ce jeudi avec une nouvelle traduction



Vivien Leigh, l'interprète de Scarlett O'Hara dans «Autant en emporte le vent». — *INTERFOTO USA/SIPA*
Une nouvelle traduction en français par Josette Chicheportiche du classique de Margaret Mitchell *Autant en emporte le vent* , paru aux États-Unis en 1936 et prix Pulitzer en 1937, est publiée ce jeudi aux éditions Gallmeister.

Cette nouvelle traduction sort alors que l'adaptation filmique de Victor Fleming de 1939 est au cœur des débats après que HBO a décidé de retirer temporairement le long-métrage aux dix Oscars de sa plateforme HBO Max, en plein mouvement de protestation contre le racisme et les violences policières visant les Noirs aux États-Unis. La plateforme prévoit de remettre le film, jugé raciste, en ligne mais avec une contextualisation pour resituer l'œuvre dans son époque.

Cette nouvelle traduction paraît après que l'œuvre de Margaret Mitchell soit tombée dans le domaine public en 2020. Le roman de Margaret Mitchell est initialement sorti en France en 1939 chez Gallmeister traduit par

Pierre-François Caillé. Une traduction qui avait été saluée par l'autrice Margaret Mitchell parce que Pierre-François Caillé s'était efforcé de restituer le langage des esclaves noirs.

Scarlett O'Hara, « une féministe avant l'heure »

Le roman suit les aventures de Scarlett O'Hara, riche héritière du Sud des Etats-Unis dont les parents possèdent une plantation appelée Tara, sur fond de guerre de Sécession qui divise l'Amérique autour de la question de l'esclavage. « J'ai surtout découvert Scarlett O'Hara, une femme très en avance sur son temps, une féministe avant l'heure », explique la traductrice Josette Chicheportiche au micro de France Culture. « Je me suis dit que ce livre était extrêmement moderne et qu'il fallait le republier », estime de son côté Oliver Gallmeister.

Selon l'éditeur, l'œuvre de Margaret Mitchell « montre un monde en fin de vie », « qui reposait sur l'esclavage », détruit par la guerre de Sécession. La saga montre aussi « comment ces deux Amériques vont avoir du mal à se réconcilier ». Et c'est ce qui fait l'intérêt de l'œuvre de l'autrice : « Toutes les luttes que l'on peut voir aujourd'hui aux Etats-Unis sont expliquées par ce qui s'est passé à ce moment-là de l'histoire américaine. La guerre de Sécession, c'est la naissance de l'Amérique moderne avec tout ce qu'il y a de positif et de négatif. Et les contradictions culturelles, entre la vieille Amérique issue de l'Europe et la nouvelle Amérique libérale, sont en germe dans ce conflit-là. »

L'INDEPENDANT


 relaxnews

TV5MONDE

8 juin 2020

Le classique "Autant en emporte le vent" s'offre une nouvelle jeunesse



"Autant en emporte le vent" paraît jeudi pour la première fois dans une nouvelle traduction. Courtesy of Editions Gallmeister

(AFP) - Le chef d'œuvre de la romancière américaine Margaret Mitchell, "Autant en emporte le vent", publié en français en 1939, la même année que la sortie du film éponyme aux 10 Oscars, paraît jeudi pour la première fois dans une nouvelle traduction.

Publiée en deux volumes (720 pages chacun, 13 euros), en format poche, aux éditions [Gallmeister](#), cette nouvelle version a nécessité un an de travail et de recherches de la part de la traductrice Josette Chicheportiche qui a eu la difficile tâche de revisiter une œuvre, superbe et flamboyante, mais aussi terriblement datée et scandaleuse dans sa façon de décrire les rapports raciaux dans le Sud esclavagiste.

Fresque intemporelle sur l'amour et la guerre, "Autant en emporte le vent" raconte l'histoire de Scarlett O'Hara, fille de riches propriétaires sudistes, qui va voir son monde s'effondrer avec la guerre de Sécession.

Réfugiée à Atlanta à la suite d'un chagrin d'amour, elle y croisera l'aventurier Rhett Butler, avec qui elle partagera une passion tragique...

Dans la version française éditée depuis 1939 par Gallimard, le traducteur "historique" de Margaret Mitchell, Pierre-François Caillé (1907-1979) avait choisi de faire parler les Noirs de la plantation de façon caricaturale remplaçant notamment les sons "r" par une apostrophe.

"C'est-y la bonne de vot'enfant? Ma'ame Sca'lett, elle est t'op jeune pou' s'occuper du fils de missié Cha'les!", dit ainsi un personnage noir dans la version de 1939. Sous la plume de Josette Chicheportiche cela devient: "C'est la nurse de vot'enfant? Ma'ame Scarlett, l'est trop jeune pour s'occuper du seul bébé de m'sieur Charles!"

"Bien qu'étant indéniablement un produit de son temps, au même titre que le roman", la traduction de Pierre-François Caillé "continue de ravir par son charme et d'impressionner par sa rigueur", soutient Gallimard qui a détenu les droits exclusifs du livre jusqu'au 1er janvier, avant que le roman tombe dans le domaine public.

Parallèlement à la sortie de la nouvelle version du roman chez Gallmeister, Gallimard publie également jeudi, dans sa collection de poche Folio, une nouvelle édition en deux volumes de l'unique livre de Margaret Mitchell.

- On ne change pas le titre -

Les lecteurs y retrouveront la traduction de Pierre-François Caillé mais découvriront aussi une partie de la correspondance inédite entre le traducteur français et l'écrivaine américaine décédée accidentellement en 1949.

Dans une des lettres, Pierre-François Caillé explique à la romancière ses choix de traducteur.

"Vous remarquerez, l'omission de la consonne ++ caractéristique de ce langage que nous appelons souvent +petit nègre+. Je crois qu'il n'y avait pas d'autre façon de procéder", se justifie-t-il dans une lettre datée de décembre 1937.

"Je crois que votre traduction est la seule traduction étrangère de mon livre dans laquelle les personnages nègres parlent en dialecte", le félicite en retour la romancière.

Par rapport à l'édition française de 1939 (le roman fut publié aux États-Unis en 1936), Josette Chicheportiche s'est efforcée d'être plus fidèle au texte original.

On peut ainsi comparer la première et la dernière phrase du roman. Dans la VF de 1939, le livre commence par "Scarlett O'Hara n'était pas d'une beauté classique". La version de 2020 se contente d'un "Scarlett O'Hara n'était pas belle". La phrase originale est "Scarlett O'Hara was not beautiful".

La dernière phrase dans l'édition de Gallimard est "Demain, je chercherai un moyen de ramener Rhett. En somme, à un jour près..." Chez Gallmeister l'ultime phrase est: "Demain, je réfléchirai à un moyen de le faire revenir. Après tout, demain est un autre jour".

En anglais, le livre se conclut par les mots: "Tomorrow, I'll think of some way to get him back. After all, tomorrow is another day".

Entre les deux versions, une seule chose n'a pas changé: le titre!

Le titre français du livre ("Gone with the Wind" en VO) ne fut pas facile à trouver.

"Emporté par le vent", "Le vent a passé", "Quand le vent souffle" ou encore "Après la es archives de Gallimard.

Paulhan, directeur de la NRF, qui trancha pour "Autant en emporte le vent".

L'HISTOIRE D'UN LIVRE Margaret Mitchell

Scarlett a (un peu) changé

Publié en français en 1939, l'année où sortait le film, *Autant en emporte le vent*, qui fait débat aujourd'hui, paraît chez Gallmeister (deux volumes en poche) dans une nouvelle traduction*.

C'est le 1^{er} janvier que le roman de l'Américaine Margaret Mitchell est tombé dans le domaine public mais la nouvelle version a nécessité un an de travail. La traductrice Josette Chicheportiche a revisité l'œuvre flamboyante mais terriblement datée et scandaleuse dans sa façon de décrire les rapports raciaux. Elle est contextualisée, avec une chronologie du mouvement des droits civiques.

Autant en emporte le vent (paru en 1936 aux Etats-Unis) relate l'histoire de Scarlett O'Hara, fille de propriétaires sudistes qui voit son monde s'effondrer avec la guerre de Sécession. Réfugiée à Atlanta, elle croise l'aventurier Rhett Butler.

Dans la version française éditée depuis 1939 par Gallimard, le traducteur « historique » Pierre-François Caillé (1907-1979) avait fait parler les Noirs

de la plantation de façon caricaturale, remplaçant les sons « r » par une apostrophe. « C'est-y la bonne de vot'enfant ? Ma'ame Sca'lett, elle est t'op jeune pou's'occuper du fils de missié Cha'les ! ». Ici, cela devient : « C'est la nurse de vot'enfant ? Ma'ame Scarlett, l'est trop jeune pour s'occuper du seul bébé de m'sieur Charles ! »

Parmi plusieurs titres

Josette Chicheportiche s'est efforcée d'être plus fidèle au texte original. Ainsi de la première phrase. En 1939, « Scarlett O'Hara n'était pas d'une beauté classique » ; en 2020, « Scarlett O'Hara n'était pas belle » (« Scarlett O'Hara was not beautiful »). Et la dernière phrase : chez Gallimard, « Demain, je chercherai un moyen de ramener Rhett. En somme, à un jour près... » Chez Gallmeister : « Demain, je réfléchirai à un moyen de le faire revenir. Après tout, demain est un autre jour » (« Tomorrow, I'll think of some way to get him back. After all, tomorrow is another day »).

Le titre n'a pas changé. En 1939, on hésita. *Gone with the Wind* aurait pu être *Emporté par le vent*, *Le vent a passé*, *Quand le vent souffle*, *Après la tempête*. Jean Paulhan, directeur de la NRF, trancha : *Autant en emporte le vent*.



Autant en emporte le vent, Margaret Mitchell, Gallmeister, deux tomes, 720 pages chacun, 13 €

(*) Parallèlement, Gallimard publie en Folio une nouvelle édition en deux volumes de la traduction Caillé de 1939.

2 juillet 2020

Weekend

livres

Autant en emportent les pages

Chef-d'œuvre historique ou brûlot révisionniste sudiste ? En pleine polémique sur l'adaptation cinématographique du roman, deux parutions d'*Autant en emporte le vent* rouvrent le débat.

L'annonce, le 9 juin, a enflammé les réseaux sociaux : la plateforme de vidéo américaine HBO Max a retiré provisoirement de son catalogue le film *Autant en emporte le vent* (Victor Fleming, 1939), le temps de préparer une notice pour en expliquer le contexte. Si certains ont salué la reconnaissance (tardive) de certains aspects problématiques de ce grand classique hollywoodien, notamment sa vision romantique de la guerre de Sécession et des plantations esclavagistes, d'autres ont aussitôt crié à la censure. Le mouvement de déboulonnement des statues consécutif à la mort de George Floyd serait-il en train de gagner nos cinémathèques et bibliothèques ? Deux jours plus tard, une nouvelle traduction française de l'œuvre de Margaret Mitchell, tombée dans le domaine public, est parue aux éditions Gallmeister : un hasard du calendrier qui a poussé Gallmeister à

rééditer de son côté la traduction historique de Pierre-François Caillé, parue en 1938, en l'éclairant cette fois des extraits inédits d'une correspondance entre l'auteur et le traducteur.

DES CRITIQUES DÈS 1936

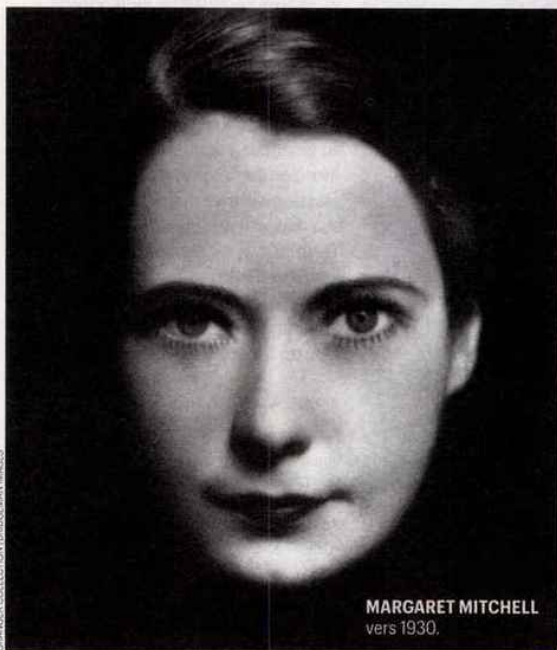
Dans cet appendice, on apprend notamment que Margaret Mitchell avait elle-même approuvé, à des fins pratiques autant que pittoresques, le fameux parler « petit nègre » de la version française. De quoi relancer la polémique ? En réalité, dès la sortie américaine de *Gone with the Wind*, en 1936, la romancière fut critiquée pour son manque d'empathie pour la cause des esclaves. Huit décennies plus tard, le malaise demeure à la lecture des deux traductions, tant les Noirs sont présentés comme admiratifs de leurs maîtres, jamais critiques du système qui les opprime – en 1861, pourtant, nombre d'esclaves fuyaient

déjà le Sud et les mauvais traitements pour le Nord abolitionniste. En s'attendant à la traduction des quelque 1400 pages du roman pour Gallmeister, Josette Chicheportiche en a été la première choquée, au point « d'entourer certains passages avec la mention "horrible" ». Pas question, néanmoins, de trahir l'esprit du texte. « J'ai retravaillé la langue des esclaves, mais je ne pouvais pas modifier le point de vue raciste sur les Noirs. La Géorgie, où est née Margaret Mitchell, était raciste, son récit est historique. »

On pourrait rappeler également sa dimension féministe. Ce n'est pas un hasard si Gallmeister, à la différence de Gallimard, qui a illustré ses deux épais volumes en Folio avec Clark Gable et Vivien Leigh, a choisi une image inédite : une façon de se démarquer de l'adaptation aux 10 oscars, qui « se concentre essentiellement, selon Josette Chicheportiche, sur les histoires d'amour et l'aspect romantique de l'intrigue, avec tout le faste des garde-robes rendu par le Technicolor, et non sur la modernité de personnages comme Scarlett O'Hara ». La traductrice confie d'ailleurs avoir eu un « coup de cœur » pour l'héroïne : « C'est une jeune femme libérée qui jure, boit, dit tout haut ce qu'elle pense malgré les conventions sociales et ne se reconnaît pas dans le rôle de mère. Elle ressemble à sa créatrice, qui était une féministe convaincue et une suffragette. »

UNE HISTOIRE QUI SE RÉPÈTE

Encore une raison de se replonger dans le roman culte des années 1930 ? « Les gens doivent le lire, plaide Josette Chicheportiche, ne serait-ce que pour constater comment tout cela a commencé, et se rendre compte que l'histoire se répète malheureusement : malgré les droits civiques, on continue de tuer des Noirs sans raison. Si on efface *Autant en emporte le vent*, on ne pourra plus dire "plus jamais ça". » Lire, en somme, afin que le vent n'emporte pas notre mémoire. **VICTORINE DE OLIVEIRA**



MARGARET MITCHELL
vers 1930.



À LIRE

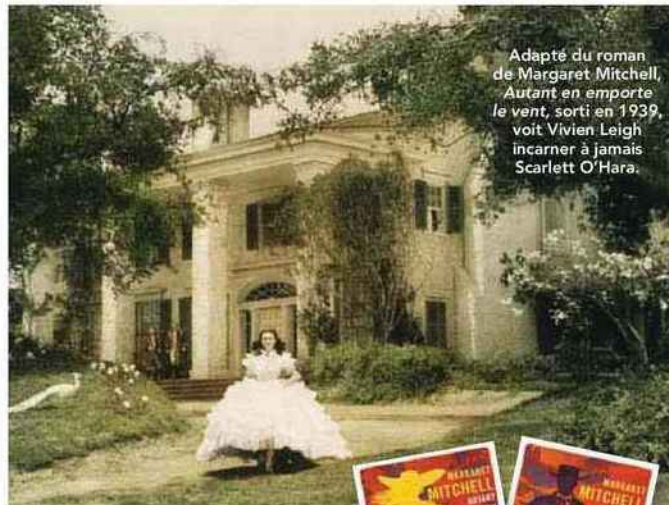
Autant en emporte le vent, de Margaret Mitchell, Gallmeister, 13 € chacun des deux tomes.

Autant en emporte le vent, de Margaret Mitchell, Gallimard, 13 € chacun des deux tomes.



2 juillet 2020

Quelles
PLUMES
 Spécial Livres de l'été



Le retour de **Scarlett**

À la faveur d'une nouvelle traduction française – la dernière datait de 1939 –, les éditions Gallmeister proposent de redécouvrir le chef-d'œuvre de Margaret Mitchell, connu pour son adaptation hollywoodienne par Victor Fleming. Dans cette fresque fleuve impossible à lâcher, les déboires sentimentaux de la jeune Scarlett O'Hara, fille d'un riche planteur d'Atlanta, sont l'occasion de dépeindre les contradictions d'une Amérique déchirée par la guerre de Sécession. Accusé de reproduire les stéréotypes racistes hérités de la société esclavagiste, le roman brosse un fascinant portrait de femme, féministe et moderne, aux racines du mal américain. **B.L.**

Autant en emporte le vent, par Margaret Mitchell, traduit de l'anglais par Josette Chicheportiche, Gallmeister, 2 vol., 720 p., 13 € (pièce).



12 juillet 2020

Livres

Le feuilleton littéraire



Par Jérôme GARCIN



"Autant en emporte le vent", par Margaret Mitchell, traduit de l'anglais par Pierre-François Caillé, Gallimard, Folio, tome 1 : 784 p., 9,10 €, tome 2 : 832 p., 13 €.



"Autant en emporte le vent", par Margaret Mitchell, traduit de l'anglais par Josette Chicheportiche, Gallmeister, 2 volumes de 720 p., 13 € chacun.

Autant en emporte la polémique

A croire que la guerre de Sécession fait toujours rage. Elle n'est pas seulement la toile de fond du roman-fresque de Margaret Mitchell, paru en 1936, elle vient de resurgir après le meurtre, aux Etats-Unis, de George Floyd – une tragédie qui a provoqué dans ce pays, et dans le monde entier, une flambée de manifestations antiracistes. Et c'est à ce moment précis qu'on publie, en France, deux nouvelles éditions de "Autant en emporte le vent". L'une, en Folio, reproduit la traduction originelle en français, celle de Pierre-François Caillé, qui date de 1939. L'autre, chez Gallmeister, propose une traduction toute fraîche, signée Josette Chicheportiche. Pour prendre la mesure du débat, il suffit de préciser que, dans la traduction d'autrefois, un "nègre" est appelé "nègre" et, dans celle d'aujourd'hui, il devient un "noir". Ce glissement sémantique (parmi d'autres) me semble être une erreur. Car, à trop vouloir gommer et amender, au 21^e siècle, tout ce que charriait de pire la langue au milieu du 19^e siècle, on finit par dénaturer le propos du roman, ancré dans une Amérique raciste, où les Blancs avaient le pouvoir, la fortune, les terres, et où les Noirs étaient leurs esclaves. Or, pour tuer le mal, il faut le montrer.

D'aucuns voudraient retirer "Autant en emporte le vent" des bibliothèques et le film qu'en tira Victor Fleming en 1939, avec Vivien Leigh et Clark Gable, des sites de streaming. C'est idiot. Car ce serait se priver de la longue, tempétueuse histoire d'amour qui unit, pour toujours, au milieu des champs de coton de Géorgie et d'Atlanta en flammes, l'effrontée Scarlett O'Hara et l'indocile

Rhett Butler, la jeune féministe avant l'heure et le vieux grigou machiste. Et puis, ce serait manquer l'occasion d'assister, comme en direct, à cette guerre fratricide qui opposa, entre 1861 et 1865, les Sudistes aux Yankee et l'Amérique révolue à l'Amérique de demain. Dans sa préface à l'édition Folio, JMG Le Clézio écrit qu'"Autant en emporte le vent" est "un livre unique, exceptionnel, le roman absolu". Il exagère. Car le livre aux 35 millions d'exemplaires vendus trimballe, outre des clichés racistes, des sentiments démodés, des idées creuses et beaucoup d'images chromo. Et, pour la prose, Margaret Mitchell n'arrive pas à la cheville de Faulkner. Mais il a raison de penser qu'il ne faut pas sacrifier cette œuvre d'autrefois, qui exprime la nostalgie de l'enfance, de la crinoline, de la terre de Tara et du temps perdu, sur

l'atout de la morale contemporaine. A ce compte, en effet, nos bibliothèques seraient vides.



Scarlett O'Hara interprétée par Vivien Leigh, dans la version cinématographique de 1939 réalisée par Victor Fleming.



16 juillet 2020

"Autant en emporte le vent": Gallmeister & Gallimard face à l'histoire sudiste

Visuel indisponible

Le film de Victor Fleming en 1939 dans un technicolor flamboyant, avec l'inoubliable Vivien Leigh.
ALIÉNOR DEBROCQ

80 ans après la première traduction française, en pleine polémique raciale aux États-Unis, Gallmeister sort une nouvelle mouture, entièrement modernisée, d'"Autant en emporte le vent", notamment dans la manière de traduire la langue des esclaves.

"Scarlett O'Hara n'était pas une beauté classique": cette phrase devenue légendaire ouvre le célèbre roman de Margaret Mitchell (1900-1949), paru en 1936 chez MacMillan Company **et en 1939 chez Gallimard pour la traduction française**. Couronné par le National Book Award en 1936 et par le prix Pulitzer en 1937, le livre sera traduit dans 27 langues et vendu à **30 millions d'exemplaires**.

Un parcours fulgurant pour cet unique titre de la romancière géorgienne, disparue prématurément 10 ans plus tard. 70 ans après sa mort, l'œuvre vient de tomber dans le domaine public. **Damant le pion à Gallimard, qui en détenait les droits depuis 1938, les éditions Gallmeister viennent de sortir pour l'occasion une nouvelle traduction à la sublime couverture** – le fruit d'un an de travail pour Josette Chicheportiche, également traductrice de Jean Hegland et Julia Glass: "Après les nouvelles traductions des grands livres de James Fenimore Cooper, Henry David Thoreau et Edgar Allan Poe, le temps était venu de donner une nouvelle vie à 'Autant en emporte le vent', ce grand classique contemporain dont la traduction datait de l'année de sa parution en France", déclare Oliver Gallmeister.

Autant En Emporte Le Vent - Danse Aux Enchères (Scène Culte)

Sortie houleuse

S'appliquant à proposer une traduction la plus fidèle possible au texte d'origine, **Josette Chicheportiche a prêté une attention toute particulière au contexte historique et social**, mais aussi aux nuances et au rythme du roman. Sous sa plume, la première phrase devient tout simplement: **"Scarlett O'Hara n'était pas belle"**.

CONSEIL

L'essentiel de l'actualité pour démarrer votre journée.

Recevez maintenant La matinale de L'Echo.

Envoi quotidien (lu.-sa.) par e-mail - Désinscription en un seul clic

Parue directement en poche le mois dernier, cette nouvelle traduction a fait son entrée en librairie **le lendemain du jour où la plateforme de streaming HBO Max choisissait de retirer provisoirement le film de son catalogue** – qualifié par certains d'instrument révisionniste sudiste –, en plein mouvement de protestation contre le racisme et les violences policières visant les Noirs aux États-Unis.

«J'ai regardé comment s'en sortaient les autres traducteurs et j'ai fait un mix de ce qui me paraissait être le plus fidèle.»

Partager sur Twitter

Josette Chicheportiche

Traductrice littéraire

Car "Autant en emporte le vent" n'est pas seulement un best-seller absolu de l'histoire littéraire, une fresque intemporelle sur l'amour et la guerre, c'est aussi l'un des films les plus oscarisés de l'histoire du cinéma, réalisé par Victor Fleming en 1939 dans un technicolor flamboyant (3h58!), **avec les inoubliables Vivien Leigh et Clark Gable** .

Dangereux inconscient collectif

Une œuvre ancrée depuis des décennies dans l'inconscient collectif. Bien conscient du danger que constitue la nouvelle traduction, **Gallimard n'a pas apprécié l'initiative de Gallmeister et n'a rien trouvé de mieux que de ressortir le même jour une "nouvelle édition" augmentée en poche** . Deux versions très divergentes, notamment sur la façon de traduire la langue des esclaves: "Dans les années 30, 40 ou 50, le traducteur récrivait le texte, il l'expliquait au lecteur", analyse Oliver Gallmeister. "On a maintenant des traductions beaucoup plus proches de l'original et qui, du coup, font passer plus d'émotions."

Ce travail de titan a confronté Josette Chicheportiche à la difficulté de traduire le parler des noirs américains: "J'ai regardé comment s'en sortaient les autres traducteurs et j'ai fait un mix de ce qui me paraissait être le plus fidèle", explique la traductrice, qui a également dû faire des recherches sur les robes et les uniformes de l'époque.

Autant en emporte la traduction

La traduction de 1939

"Pittypat se tamponnait les yeux de son mouchoir tout en écoutant les paroles apaisantes de Mélanie quand Prissy entra avec une lettre volumineuse.

– Pou' vous, ma'ame Melly. C'est un pitit Noi' qui l'a appo'tée.

– Pour moi? fit Melly, surprise.

Elle déchira l'enveloppe et Scarlett était si occupée à manger ses gaufres qu'il fallut que Melly éclatât en sanglots et que tante Pittypat portât la main à son cœur pour qu'elle remarquât quelque chose."

La traduction de 2020

"Pittypat se tamponnait les yeux sous l'influence des paroles apaisantes de Melly quand Prissy entra avec une lettre volumineuse.

– Pour vous, Ma'ame Melly. Un p'tit négriillon, y l'a apportée.

– Pour moi? dit Melly, étonnée, en ouvrant l'enveloppe.

Scarlett progressait dans ses gaufres et ne remarqua donc rien avant d'entendre Melly éclater en sanglots et, levant les yeux, elle vit la main de Tante Pittypat se porter à son cœur."

LA CROIX

20 août 2020



au fil de l'été...

jeudi/mon livre pour les vacances (6/7)

Patricia Loison présente depuis septembre « Le 23 h » de Franceinfo, réalisé notamment avec ses anciennes équipages de « Soir 3 ». Elle a choisi de lire cet été la nouvelle traduction du roman de Margaret Mitchell « Autant en emporte le vent », après que le livre et le film sont revenus dans l'actualité sur fond de polémiques raciales.

Patricia Loison

Journaliste

« **A**utant en emporte le vent est un livre que j'ai adoré adolescente. Lorsqu'une polémique a de nouveau éclaté avant l'été autour de ce roman de Margaret Mitchell, en plein mouvement de protestation contre les violences policières aux États-Unis, allant jusqu'à faire interdire son adaptation cinématographique de 1939 - il a été retiré de la plateforme HBO Max -, j'ai eu envie de le relire. D'autant que le livre, beaucoup plus nuancé et complexe que le film, vient d'être retraduit en France (1).

Je me souviens très bien de ma première lecture. Je venais d'être acceptée en seconde au lycée international de Saint-Germain-en-Laye (Yvelines), et devais faire une fiche de lecture. Je musardais devant les rayons de la bibliothèque de la section américaine - une petite pièce toute blanche bricolée dans un bâtiment calme donnant sur une cour -, quand j'ai été attirée par la couverture du livre de Margaret Mitchell, son titre en lettres dorées et la photo du film de Victor Fleming, avec Vivien Leigh et Clark Gable devant le grand incendie d'Atlanta.

J'avais vu ce film iconique quand j'avais une dizaine d'années avec ma grand-mère et mon frère dans le cinéma d'un centre commercial où l'on distribuait des friandises à l'entracte. Quand le rideau était tombé, j'avais éprouvé un émerveillement absolu devant ce décor en carton-pâte. Se plonger dans le livre d'un millier de pages de Margaret Mitchell était pour l'adolescente que



Andy Wilky/Modat

L'auteur

Qui est Margaret Mitchell?

L'Américaine Margaret Mitchell, née en 1900, voit son nom à jamais lié à celui de Scarlett O'Hara, son héroïne passionnée. Bien qu'elle s'en défendit, on peut supposer qu'elle lui prêta certains de ses propres traits - un tempérament de garçon et des amours contrariées -, mais aussi de ceux de sa grand-mère. Celle-ci, qui avait grandi dans une plantation avec deux sœurs, lui parla souvent de l'effondrement de son monde. Elle épousa un immigré irlandais, bientôt officier confédéré, et vécut les événements historiques d'*Autant en emporte le vent*. « Si certaines pages touchent au sublime, comme la longue errance de Scarlett sur la route de Tara, écrit J. M. G. Le Clézio dans la préface à l'édition Folio du roman, c'est parce que Margaret Mitchell les a écrites avec son cœur, avec son sang. »



son contexte historique. Mais son sujet est avant tout l'histoire d'une femme qui assume ses ambitions.

J'aime les livres qui prennent leur temps, avec une psychologie approfondie. Les Anglo-Saxons ont ce talent de proposer une évasion absolue et des personnages très bien campés, d'une grande qualité littéraire. J'ai aussi emporté cet été le dernier livre d'Agnès Martin-Lugand *Nos résistances*, et j'ai récemment beaucoup aimé *Eleanor O'Neil* va très bien de l'Écossaise Gail Honeyman, sur une femme sans vie sociale qui doit se cultiver chaque jour le coup de fil de sa mère. J'ai aussi découvert une auteure indienne, Shilpi Somaya Gowda. Elle raconte dans *La Fille secrète* ce grand écart entre ses origines indiennes modestes et le cadre bourgeois de la famille américaine qui l'a adoptée... Ce livre résonne avec mon histoire, que j'ai racontée l'an dernier dans *Je cherche encore ton nom* (Fayard).

J'aimerais lire plus. Enfant, je passais mon temps à bouquiner dans ma chambre ou l'été dans la maison de campagne de mes grands-parents. Maintenant, je lis quand je peux, surtout l'été, de préférence le soir ou au bord d'une piscine. »

Recueilli par Aude Carasco

(1) Par Justine Chicheportiche, format poche aux Éditions Gallmeister. Lire *La Croix* du 11 juin.

Jeudi prochain Assel Kahn

«J'aime les livres qui prennent leur temps»

fétails la promesse de passer plus de temps avec les personnages, et de mieux cerner cette Scarlett O'Hara perçue comme calculatrice.

J'ai découvert combien le film présente des traits caricaturaux des personnages, lesquels se révèlent beaucoup plus complexes dans le livre. De même que le contexte historique durant la guerre de Sécession, décrit avec ses victoires et défaites.

Dans ce monde idéalisé des

grandes plantations de coton du sud des États-Unis, Scarlett O'Hara renverse les codes. Elle ne veut pas rentrer dans les cases, à l'inverse de sa belle-sœur qui, elle, s'y pèle volontiers, ou de ses sœurs, qui jalouent sa liberté. C'est une femme battante. Elle lutte pour se faire une place dans un monde dur, elle boit, elle aime la terre. Il n'y a pas d'héritier pour la plantation de coton de Tara. C'est elle, l'héritière, qui partage les

terres. Elle reprend la figure du père, comme beaucoup de femmes dans les guerres.

Lorsque j'ai quitté LCI en 2000 pour passer une année d'études à Atlanta, j'ai visité la maison de Margaret Mitchell, transformée en musée avec son petit théâtre personnel. J'y avais appris que, déjà à l'époque de la bataille des droits civils, son livre avait été pris à partie. C'est une œuvre qu'il faut restituer dans

LIBRAIRIE DE L'EXPRESS

Autant en rapporte le vent

Le roman mythique de Margaret Mitchell est réédité dans une nouvelle traduction. Un événement pour cette épopée, déjà vendue à 2 millions d'exemplaires en France.

EVIDEMMENT, POUR NOUS TOUS, il ne pouvait pas porter un autre titre. Magnifié par les yeux de braise de Vivien Leigh et les moustaches canailles de Clark Gable dans une superproduction hollywoodienne, ce roman est et restera à tout jamais *Autant en emporte le vent*. Et pourtant... Lorsque la maison Gallimard traduit la saga échelonnée de Margaret Mitchell en France, juste avant la guerre, le choix du titre donne lieu au plus célèbre brainstorming de l'édition française. Comment traduire *Gone with the Wind*? Toute la maison – écrivains, éditeurs et jusqu'au directeur lui-même – y va de ses propositions griffonnées sur de petites feuilles à l'en-tête de la NRF. Florilège : « En allé au vent », « Soufflé par le vent », « Après le vent », « Le vent du nord », « A la merci du vent », « Vent contraire », « Evanoui dans le vent », « Le Vent dans les voiles »... Aucun ne fait l'unanimité. Soudain, Jean Paulhan, l'éminence grise de Gaston Gallimard, trace quelques mots de sa belle écriture : « Autant en emporte le vent ». Cela sonne comme une évidence.

C'est d'ailleurs sous ce titre emblématique qu'une nouvelle traduction du pavé de Margaret Mitchell paraît aujourd'hui chez Gallmeister. Un véritable événement éditorial. Retour en arrière : le 11 août 1949, l'auteur d'*Autant en emporte le vent* est percutée par un chauffeur de taxi dans une rue d'Atlanta. Elle meurt cinq jours après. Son œuvre tombe dans le domaine public soixante-dix ans plus tard, soit le 1^{er} janvier 2020. « Le roman de Margaret Mitchell est un monument de la littérature américaine et nous nous sommes lancés dans ce pari fou : retraduire ses 1500 pages! », raconte l'éditeur Oliver Gallmeister. « Je me suis confinée pendant un an avec Scarlett et Rhett Butler à raison de cinq ou six heures par jour. Le style du roman est très fleuri et j'ai dû faire beaucoup de recherches pour le nom des étoffes, des robes ou des arbres », confirme la courageuse traductrice, Josette Chicheportiche.

Jusqu'à présent, seul Gallimard, propriétaire des droits, pouvait éditer ce chef-d'œuvre sudiste en France. En 1936, la maison avait pourtant « raté » l'ouvrage de Margaret Mitchell, alors totalement inconnue, suite à une fiche de lecture peu enthousiaste du critique et écrivain Ramon Fernandez. Mais Gaston Gallimard, qui fréquente les salons, croise un beau jour la baronne de Breteuil, laquelle lui en dit le plus grand bien. Et il apprend que le roman vient d'obtenir le prestigieux prix Pulitzer aux Etats-Unis. Le nez toujours creux, « Gaston » parvient à récupérer in extremis la traduction qui devait paraître chez Hachette et la publie sous sa bannière.

C'est la seule fois, dit-on, où le patron ne suivit pas les recommandations de son sacro-saint comité de lecture. Bien lui en prit : paru début 1939, le roman connaît un certain succès. Même Robert Brasillach l'encense. Mais, en 1941, coup de théâtre : il est interdit par les Allemands, qui ne goûtent guère la littérature américaine. « Les nazis se sont aperçus qu'*Autant en emporte le vent* pouvait se lire comme une ode à la résistance en temps de guerre, en l'occurrence la guerre de Sécession », précise Anne Assous, la directrice de Folio, collection de poche de Gallimard. C'est donc après la Libération que l'imposant ouvrage de Margaret Mitchell va triompher, porté par sa mythique adaptation cinématographique de 1939 (huit oscars!), qui sort sur les écrans français en 1950. Il restera longtemps le best-seller absolu de Gallimard (avant d'être détrôné par *Le Petit Prince*). « Nous l'avons édité sous près de dix formes différentes et vendu au total à près de 2 millions d'exemplaires », confirme Anne Assous.

Alors, pourquoi en publier une nouvelle version aujourd'hui? « Les traductions vieillissent avec le temps, il faut les dépoussiérer », estime Oliver Gallmeister. Pierre-François Caillé,



« C'est un roman daté dans la manière de décrire les rapports raciaux et l'esclavage, et, en même temps, Scarlett est une féministe avant l'heure : elle travaille, n'aime pas trop élever ses enfants et boit de l'alcool »

le traducteur de 1939, avait un style lyrique, typique de son époque. Il lui arrivait aussi de sauter des passages. Ainsi la phrase imagée : « A small fiend with a pair of hot tweezers plucked behind Scarlett's eyeballs », traduite dans l'édition Gallmeister par : « Un petit diable avec une paire de tenailles rougies au feu pinça les yeux de Scarlett », se réduit dans l'édition Gallimard à un bref : « Les yeux de Scarlett étincelèrent »...

Et puis il y a la question – hautement inflammable par les temps qui courent – de la manière dont on fait parler les Noirs dans le roman. Eternel dilemme, que l'on voit resurgir régulièrement à propos du langage caricatural des Africains de *Tintin au Congo*, une œuvre contemporaine d'*Autant en emporte le vent*. En 1939, Pierre-François Caillé choisit, selon ses propres termes, de faire parler les Noirs de la plantation en « petit nègre », notamment en remplaçant les *r* par des apostrophes, ce qui donne : « Tous ces Yankees, la p'emiè' fois qu'ils m'ont vu, ils m'ont appelé "missié o'Ha'a". » Chez Gallimard, on a bien conscience que cette traduction à l'ancienne pourrait choquer en 2020. C'est sans doute pour cela que la maison a décidé de republier le roman en Folio – le jour même de la sortie de la version Gallmeister... – en y adjoignant un échange de lettres inédites entre Pierre-François Caillé et Margaret Mitchell. Dans l'une d'elles, la romancière américaine, qui lit le français, dit apprécier que son traducteur ait tenté de restituer le « dialecte nègre ».

De son côté, Josette Chicheportiche a adopté un autre parti : « Je ne voulais pas de ce style qui omet les *r* et j'ai tenté de rendre la langue des esclaves par un style chantant ou l'absence de négations. » Ainsi, sous sa plume, le passage cité plus haut est devenu : « Et tous les Yankees quand y me voyaient la première fois, y m'appelaient m'sieur O'Hara. » « C'est vrai, c'est un roman daté dans la manière de décrire les rapports raciaux et l'esclavage dans le sud des Etats-Unis de l'époque, et, en même temps, Scarlett est une féministe avant l'heure : elle travaille, n'aime pas trop élever ses enfants et boit de l'alcool », rappelle Oliver Gallmeister.

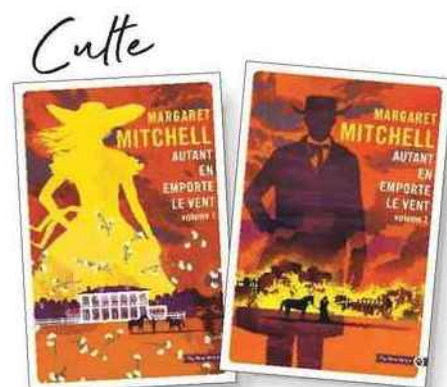
Reste que si une chose ne devait pas être changée dans la nouvelle traduction, c'était bien le titre. Certes, on a un peu toussé du côté de la maison Gallimard, mais on a fini par accepter l'idée qu'il soit repris tel quel. La quatrième de couverture de l'édition Gallmeister précise d'ailleurs courtoisement : « Les éditions Gallimard lui donnèrent son titre devenu mythique : *Autant en emporte le vent*. » Même s'il fut trouvé par Jean Paulhan, on peut considérer ce titre comme le fruit d'un travail collectif, un peu à l'image d'un slogan publicitaire imaginé par plusieurs créatifs. Il s'agit même d'une œuvre encore plus collective qu'on ne le pense. Car il y a un petit détail que l'on omet souvent de raconter à propos de cette histoire : à l'origine, « *Autant en emporte le vent* » est un vers de François Villon, tiré de son *Testament*. Un recueil de poèmes publié en... 1461. *

JÉRÔME DUPUIS

AUTANT EN EMPORTE LE VENT
PAR MARGARET MITCHELL,
TRAD. DE L'AMÉRICAIN PAR JOSETTE CHICHEPORTICHE,
GALLMEISTER, DEUX VOLUMES DE 720 P., 13 € CHACUN,
PARUTION LE 11 JUIN.
FOLIO RÉÉDITE POUR SA PART LE ROMAN EN DEUX VOLUMES
DANS LA TRADUCTION DE PIERRE-FRANÇOIS CAILLÉ
(784 P. ET 832 P., 13 € CHACUN).

avantages

Août 2020



Autant en emporte le vent

♥♥♥ Ce livre est une madeleine de Proust. Enfant, j'ai vu le film avec ma grand-mère, puis lu le livre en anglais, dès que j'ai pu déchiffrer suffisamment de mots. Après des dizaines de millions d'exemplaires vendus dans le monde, le texte de Margaret Mitchell, dont ce fut le seul et unique roman, s'offre un bain de Jouvence grâce à une nouvelle traduction. Un dépoussiérage pour de nouveaux lecteurs, ou d'anciens qui, comme moi, retrouveront intacts le souffle romanesque et la narration magistrale de ce Sud flamboyant. Il faut juste avoir le temps de se plonger dans les 1 400 p., divisées en 2 tomes.

Mais quelle émotion... **F. F.**

Par Margaret Mitchell,
éd. Gallmeister, 2 tomes, 700 p.
chacun, 13 €/volume.

PHOTOS DR

PÉLERIN

23 juillet 2020

Livres


Autant en emporte le vent... dans la bourrasque

Deux rééditions de ce flamboyant roman de 1937 sortent cet été en France, dans un contexte où le monde interroge le racisme des œuvres culturelles.

PARADOXE de l'actualité: alors même que Gallimard et Gallmeister, deux éditeurs français, remettaient à l'honneur le roman *Autant en emporte le vent*, la Warner refusait au cinéma parisien Le Grand Rex de diffuser le film éponyme à l'heure de la réouverture des salles... Tandis que HBO, plateforme de vente en ligne de la Warner, le retirait provisoirement du catalogue, expliquant le 10 juin dernier qu'un texte viendrait bientôt prévenir les spectateurs du racisme de l'œuvre. Est-il donc encore souhaitable de découvrir ou de relire cet ouvrage? De revoir son adaptation grandiose? Oui, bien sûr, n'avons-nous pas peur de répondre au *Pèlerin*. Ne serait-ce que pour s'informer de ce qu'il en est réellement. Voici quelques éléments de décryptage.

Une histoire haletante

L'histoire s'ouvre en 1861, à la veille de la guerre de Sécession qui déchira durant quatre ans les États-Unis. Elle met en scène la jeune Scarlett, a priori une « belle du Sud » selon les clichés de la littérature romantique de cette région. Mais Scarlett veut survivre, animée certes par l'égoïsme de sa jeunesse dorée mais



aussi par une volonté farouche d'indépendance, dans ce monde au crépuscule, celui des plantations de coton esclavagistes. Elle va surmonter la terrible guerre et la reconstruction d'un monde bien différent. De multiples rebondissements, un contexte historique minutieusement brossé, une belle écriture, des personnages forts et complexes... On comprend le succès indémodable et planétaire du best-seller vendu à plus de 30 millions d'exemplaires dans le monde, et dont Gallimard assure vendre toujours 2 000 exemplaires chaque année.

L'esclavage, grand absent

Le roman est indéniablement raciste, même si le film, sous la houlette du producteur David Selznick, a un peu lissé cet aspect. Curieusement l'auteure, Margaret Mitchell, si ironique et lucide sur ce Sud évanescant où les gentlemen ne savent rien faire de leurs dix doigts et



1 Image extraite du film *Autant en emporte le vent*, de Victor Fleming, réalisé en 1939.

2 La nounou de Scarlett (Vivian Leigh) est interprétée par Hattie McDaniel, première actrice noire à recevoir un oscar.

3 Margareth Mitchell (1900-1949), auteure du best-seller *Autant en emporte le vent*.



2

les ladies puritaines ne vivent que par les conventions, semble ignorer que l'enjeu principal de la guerre de Sécession était l'abolition de l'esclavage. Dans le roman, les esclaves des champs de coton n'apparaissent pas, sauf sous la forme d'une « odeur de nègre » qui manque de faire s'évanouir Scarlett ! Seuls sont développés des personnages d'esclaves domestiques, plus conservateurs que leurs maîtres. « La figure de la nounou noire, mère de substitution pour Scarlett, est typique de la littérature et du cinéma du Sud », explique l'universitaire Taïna Tuhkunen. Ce personnage est censé montrer aux lecteurs que les Noirs « font partie de la famille ». Certes, mais le vocabulaire qui les décrit emprunte au registre des enfants, voire des animaux... Les Blancs doivent les protéger d'eux-mêmes car une fois affranchis, les Noirs désorientés se saoulent et deviennent dangereux, principalement pour les

femmes blanches ! On retrouve là, sans recul, tous les fantasmes racistes, inadmissibles aujourd'hui.

Mais un roman féministe

En revanche, le personnage de Scarlett, par sa complexité même, appartient pleinement à la littérature moderne : « Elle a été imaginée pour un public de femmes qui ne veulent plus, en 1937, d'héroïnes passives, précise Taïna Tuhkunen. Scarlett est certes amoral, pleine de défauts, mais son énergie de survivante nous emporte et on souffre de la voir se tromper toujours sur ses propres sentiments... » Autre modernité : le roman offre un regard de femme sur la guerre, préoccupée par la survie alimentaire de sa famille, indifférente aux exploits militaires des hommes. « Il y a mille niveaux de lecture dans *Autant en emporte le vent* », conclut Taïna Tuhkunen. À redécouvrir cet été avec curiosité et lucidité. ■

LE LIVRE AUTANT EN EMPORTE LE VENT

Par Margaret Mitchell
Tomes 1 et 2 Folio
Gallimard,
Réédition « patrimoniale » augmentée de la correspondance entre l'auteur et son traducteur de 1939,
Pierre-François Caillé,
à propos du « patois »
des esclaves.
Tomes 2 et 2
Ed. Gallmeister
Avec une nouvelle
traduction de Josette
Chicheportiche légèrement
modernisée.

LE FILM

Réalisé par Victor
Fleming avec Viviane
Leigh et Clark Gable
dans les rôles principaux.
À louer ou acheter sur :
<https://vad.cnc.fr/>

Et aussi

LA COULEUR DES SENTI- MENTS, par Kathryn

Stockett, éd. Jacqueline
Chambon, 524 p. : 9,70 €. Une jeune Sudiste sorte « d'anti-Scarlett » prend conscience du racisme ordinaire qui empoisonne la vie des domestiques noirs de son entourage. Un film en a été tiré en 2011.

DEMAIN SERA UN AUTRE JOUR : LE SUD ET SES HÉROÏNES À L'ÉCRAN

Par Taïna Tuhkunen,
Ed. Rouge profond,
350 p. : 18,05 €. Ce professeur d'études américaines à l'université d'Angers analyse les personnages féminins blancs et noirs dans les livres et les films du sud des États-Unis.

Notre temps

3 août 2020

Au fil des pages

ÇA FAIT DU BIEN

AUTANT EN EMPORTE LE VENT



Malgré la polémique sur la vision de l'esclavage dans *Autant en emporte le vent*, de nouvelles traductions ont fleuri. Dans cette version des éditions Gallmeister, le style est moins précieux, plus direct, dans la lignée d'un best-seller populaire. On y retrouve toutefois les expressions favorites de Scarlett O'Hara, « Taratata! », et le fameux « Demain est un autre jour ». Pour ceux qui ne les auraient pas lus, c'est le moment d'avaler les deux volumes, et pour les autres, de les relire. Faut-il vraiment avoir honte d'aimer encore ce roman?



8 janvier 2020

C'est LE film de l'Amérique du XIX^e siècle : l'esclavage, la guerre de Sécession, l'amour. Evidement, *Autant en emporte le vent*, Scarlett O'Hara, le plus gros succès de l'histoire du cinéma adapté du livre de Margaret Mitchell. La traduction était franchement datée, mais grâce aux éditions Gallmeister on va pouvoir le lire ou le relire avec plaisir, ce sera l'un des événements de l'année littéraire.

Pour Oliver Gallmeister, c'est une fantaisie coûteuse mais impossible pour cet éditeur spécialisé en littérature américaine de ne pas avoir ce chef-d'oeuvre à son catalogue. L'unique traduction française datait de 1939, un dépoussiérage s'imposait.

La nouvelle traduction a demandé un an de travail à Josette Chicheportiche. Des recherches sur les robes de l'époque, les uniformes, et une difficulté entre autres : la traduction du parler des Noirs américains.

Florence Paraquello et Ilana Moryoussef, *Le 7/9*, France Inter